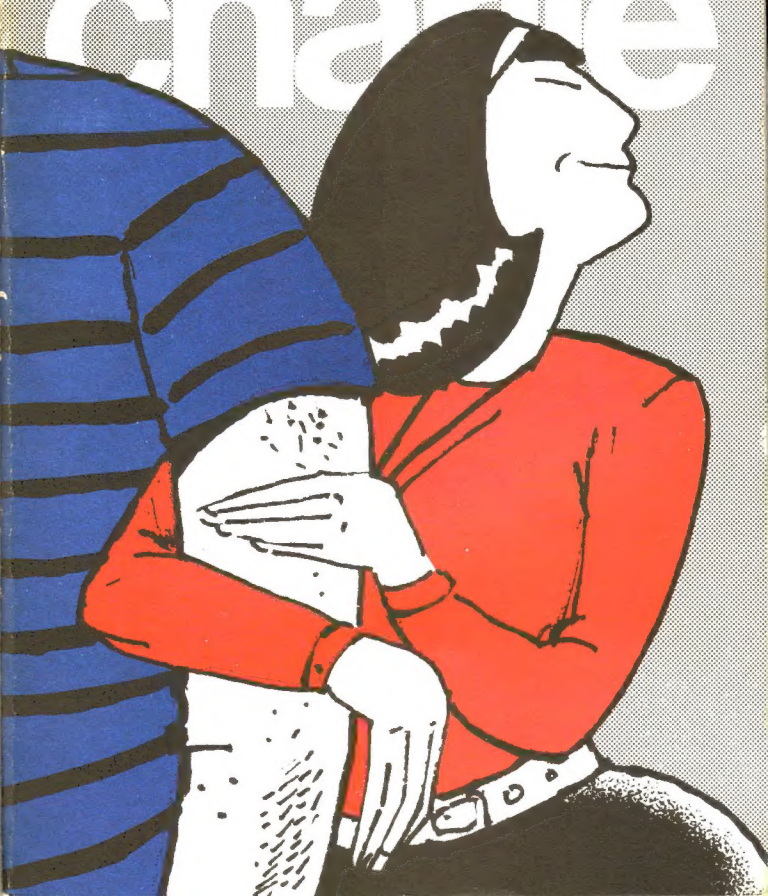


Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Décembre 1988 - n° 119 - 10 P
Prix de vente : 120 unités
Suisse : S.F.S.
Canada : \$7.90

charlie



TOUS LES JEUDIS, 5 FRANCS



- 
- 3 Cabu
LE GRAND DUDUCHE
5 Hugot
10 Pérez
12 ANDY CAPP
16 LES CONTES DE CHARLIE
18 BALLADES POUR UN VOYOU
23 WHAT'S UP DOC ?
25 Frédéric Mercier
30 Pérez
32 ESCALE A NACARO
39 DICO DE LA S.F.
6 Mühlstein
56 Montellier
57 ECRIT A LA MAIN
58 CARNETS DE VOYAGE
60 FOSDYKE SAGA
64 CARNETS FRANÇAIS
66 PEANUTS
70 FERMEZ VOS GUEULES
73 DOMMAGES DE GUERRE
79 BUCK RYAN



Un photo-roman de Muhlstein, photographe souffreux promenant autour du monde ses fantasmes et ses angoisses. Les photos sont retouchées à la main, c'est très joli, c'est moderne, c'est délicieusement rétro, c'est vachement disco. Pas porno, mais érotique. Un peu chiant, mais c'est bien de faire des trucs chiants. Les trucs passionnants, c'est dépassé, c'est vieux jeu, c'est fini.

Autheman poursuit son périple. Golo. Je sens que son histoire va finir mal.

Buck Ryan, toujours aussi vulgaire et efficace. Ce qui tue la B.D., en ce moment, ce sont les dessinateurs de B.D. qui se pren-

nent pour des artistes. Le dessinateur de Buck Ryan n'a pas d'autre prétention que gagner sa croûte en dessinant des histoires qui peuvent être comprises par tout le monde. Bravo, mon vieux !

A part ça, plein de bons textes par des écrivains prestigieux. Si avec ça on nous enlève la commission paritaire, comme à « Pilote » ou « Fluide glacial » ou d'autres, c'est qu'il n'y a pas de justice.

J'étais en Italie il n'y a pas longtemps. J'ai été épaté par ce qu'ils éditent. Des réimpressions de B.D. d'il y a 30 ans, fidèlement reproduites, c'est beau à se mettre à genoux. D'ailleurs, je l'ai fait devant « Luc Bradefer », « Le Fantôme », etc., sans parler des « Luciferas » et autres créations qui sont déjà entrées dans la légende. Il y a si peu de bonnes choses dans la B.D. que les amateurs s'arracheront même les pas bonnes. Un conseil : ne jetez rien. Découpez Nimbus dans « France-Soir », Pif dans

« L'Huma », achetez tous les petits fascicules qu'on voit dans les kiosques. Il y en a d'ailleurs de marrants. Moi, j'aime bien Maguella et Sam Bott, surtout les premiers albums. Suivez mes conseils et vous serez riches un jour, car tout cela va prendre de la valeur. Quant à votre collection de « Charlie mensuel », déposez-la à la banque.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tuteur : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy
 Espion : Willem.
 Editions du Square, s.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 95 F.
 Etranger : 113 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F en timbres.
 Réclamations abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 1645877 C Paris.
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1978.
 Imprimerie : L.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47 209.

La anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants :

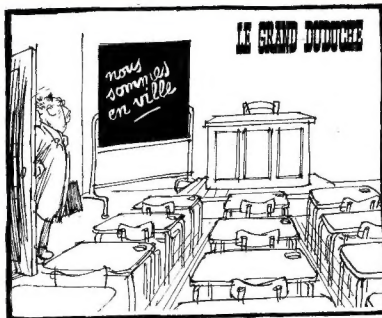
17, 22, 23, 24, 28, 29, 32, 33

50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 62

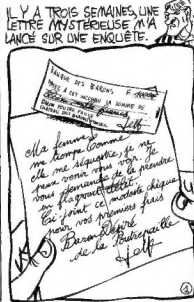
ainsi que tous les numéros, du 63 à maintenant.

On peut passer commande au journal. Chaque numéro : 9 F

Règlement à l'ordre des Editions du Square, S.V.P.







IL T'ES QUAND MÊME PAS
LANCÉ DANS UNE ENQUÊTE
À PARTIR DE ÇA, NON?

NON, JE SUIS D'ABORD
ALLÉ TOUCHER LE CHÈQUE:
AUCUNE DIFFICULTÉ. DONC
MON CORRESPONDANT ÉTAIT
BIEN POUTRE-FAILLE.
ENSUITE...



JE VIENS POUR LA
PLACE DE CHAUFFEUR

LA PLACE DE
CHAUFFEUR?
AH OUI TRÈS
BIEN.



SUNEZ-MOI!

? C'EST INCROYA-
BLE, COMME COINCIDENCE!
J'AI INVENTÉ CETTE
HISTOIRE DE CHAUFFEUR DE
TOUTES PIÈCES ET JUSTEMENT
ILS CHERCHAIENT UN CHAUFFEUR!



JUSTEMENT, MADAME VA
SORTIR. METTEZ-ÇA



UN QUART D'HEURE PLUS TARD...

"ET J'AI DU
ENGAGER UN
CHAUFFEUR..."

VOUS ÊTES TROP MAL-
ADROIT, PATOU! A-T-ON
IDÉE DE SE DONNER UN
COUP DE MARTEAU SUR LE COUDE
EN CHANGÉANT UNE AMPOULE!



SI MADAME LA BARONNE VEUT
BIEN SE DONNER LA PEINE...



QUELLE SORTE DE REGARD LA BARON-
NE M'AVAIT-ELLE LANCÉ?

CONDUISEZ-MOI PLACE
DE LA CATHÉDRALE-EN-
BÉON... EHM... COMMENT
VOUS APPELÉZ-VOUS?

ERNEST!
ERNEST
BELBLOUSE,
MADAME.



JE ME RAPPELE MAINTENANT D'UNE QUESTION BIZARRE
QUELLE M'AVAIT POSÉE DURANT LE TRAITÉ.

ERNEST, AIMEZ-
VOUS LE THÉÂTRE?

JE NE RATE JAMAIS UN
THÉÂTRE CE SOIR! A LA TÉLÉ-
VISION, MADAME LA BARONNE



TANT QUE VOUS NE VOUS INTÉRESSEZ QU'À CELUI-
LÀ IL NE VOUS ARRIVERA RIEN DE FÂCHEUX, ERNEST!



JE L'AI DÉPOSÉE LÀ OÙ ELLE
VOULAIT, PUIS JE L'AI SUIVIE
DISCRÈTEMENT, ET DEVINE
OÙ ELLE EST ALLÉE!

CHEZ
LE
BOUCHER!



NON, POURQUOI? DANS UN HÔTEL DE PASSÉ! ELLE Y EST RESTÉE UNE PAIRE D'HEURES ET ÇA S'EST REPRODUIT TOUS LES JOURS PENDANT UNE SEMAINE.

ELLE FAIT LA PUTE, QUOI! ÇA SE FAIT BEAUCOUP DANS LA HAUTE! ÇA LES FAIT JOUIR DE GAGNER DU FRIC, ALORS ILS SE PROSTITUENT.

ÇA S'EN VA, ON QUEL-ÇA VIENT DE DIRE.



C'EST CE QUE J'AI PENSÉ. POUR M'EN ASSURER, J'AI DÉCIDÉ DE LA SURPRENDRE. J'AI PRIS UNE CHAMBRE DANS L'HÔTEL, PUIS J'AI FAIT SEMBLANT DE ME TROMPER DE PORTE, HABILLEMENT DÉGUISE.



UNE GOÛNE, LA BARONNE! LE SOIR, JE GLISSAI SOUS LA PORTE DU BARON - QUE JE N'AI MAIS VU - UNE LETTRE LE METTANT AU COURANT LE LENDEMAIN, J'ÉTAIS VIRE.



MISSAIRE! PECTEUR, POUR VOUS!



ALLÔ, MISSAIRE? ÇA VA? PAS TROP BOURRE? BON, ON VIENT DE DÉCOUVRIR, DANS LA RIVIÈRE, LE CORPS D'UNE FEMME MORTE DEPUIS PLUSIEURS SEMAINES. VOUS VOUS OCCUPEZ DE ÇA? LE CORPS EST À LA MORQUE.



ÇA TE DIRAIT DE MATER UNE BELLE NÉNETTE À POIL?



LA MORGUE DE LA RIVIÈRE



NOM DE DIEU



C'EST IMPOSSIBLE, CETTE FEMME EST MORTE DEPUIS UN MOIS!

ON FONCE AU CHÂTEAU!





TROP TARD!

LE MEC DE LA MORQUE! JE SUIS SÛR QUE C'EST LUI QUI A TÉLÉPHONÉ!



QU'UNE IM-POSTEUSE?!



...JE VIS DANS LE JOURNAL LA PHOTO D'UN COMÉDIEN MORT: TOUT LE PORTRAIT DE M. LE BARON! OR QUELQUES JOURS AUPARAVANT...

J'AI CRU LE MOMENT VENU, MAIS SANS PREUVE, J'AI IMAGINÉ UNE HISTOIRE DE JALOUSIE, PENSANT QU'EN SUIVANT MADAME VOUS DÉCOUVRIEZ QUELQUE CHOSE. MALHEUREUSEMENT, VOUS AVEZ GLISSÉ UNE LETTRE SOUS LA PORTE DE MONSIEUR ET C'EST MADAME - ENFIN L'IMPOSTEUSE - QUI L'A LUE ET VOUS A RENVOYÉ.



LE BARON M'A COUCHÉ SUR SON TESTAMENT. PROUVEZ QU'IL EST MORT, SINON JE TOUTCHERAI QUE DALLÉ.



BIEN SÛR, INSPECTEUR. QU'EST-CE QUI VOUS AMÈNE ?



IL AVAIT PASSÉ UNE ANNONCE DANS LE JOURNAL DISANT QU'IL ÉTAIT RICHE ET QU'IL VOULAIT MONTER UNE TROUPE



PAS DU TOUT! ON N'A MÊME JAMAIS SU OÙ IL HABITAIT. IL A DÉCIDÉ DE TOUT: DU SCÉNARIO, DE LA DISTRIBUTION, DE LA CHUTE.





IL PREND SON APPARENCE, MON-
TE "L'ARBRE AUX PUCES" ET
PROPOSE SON RÔLE AU BARON
QUI VOIT LA UNE OCCASION
D'ÉCHAPPER À SON CALVAIRE
SANS ÊTRE RECONNU. C'EST À
DI, MESSAIRE. TU AS 2000 A
FAIRE POUR UNE PARTOCHÉ

IL FINIT PAR ACCEPTER, MAIS
CETTE HISTOIRE DE SOBIE
TROP PARFAIT L'INQUÊTE TOUT
DE MÊME UN PEU, D'OU SES
PRÉCAUTIONS AU PRÈS DE
PATOU. IL VA JOUER. PENDANT
CE TEMPS, MILLE VISAGES BALAN-
CE LA BARONNE DANS LA PLO-
TÉ ET PREND SON APPARENCE.
À LUI LA FORTUNE!



Le magicien d'Oz, on le sait, fait partie du patrimoine culturel américain. Depuis que plusieurs chaînes de télévision ont acquis le droit de le diffuser (CBS fut la première à conclure le marché avec MGM en 1956, et ce pour la somme de 225 000 \$ par diffusion), *Le magicien d'Oz* a franchi le mur du ghetto de la cinéphilie nostalgique pour devenir un phénomène culturel d'importance nationale. Chaque année, le film de Victor Fleming revient régulièrement sur le petit écran comme la dinde sur la table le jour du Thanksgiving, et l'on n'imagine pas qu'il puisse manquer à l'appel : son absence prendrait l'allure d'un acte de démission, d'abandon à tous les démons qui menacent la société américaine et qui sont autrement plus dangereux que la « Méchante sorcière de l'Ouest ».

En France, c'est un film qui a ses admirateurs. D'autant plus fanatiques qu'ils sont assez peu nombreux. Ils se recrutent généralement parmi les fans de Judy Garland et parmi les aficionados de la comédie musicale. La télévision les a comblés l'année dernière en programmant pour la première fois l'objet de leur dévotion à l'occasion des fêtes de fin d'année. En revanche, ceux qui n'aiment pas *Le magicien d'Oz* ne l'aiment vraiment pas du tout. Ils trouvent que c'est un film d'un mauvais goût épouvantable, aux couleurs et aux décors hideux, et d'une débilite réactionnaire achevée. En fait, *Le magicien d'Oz* n'est qu'une sorte de *Blanche-Neige* et les sept nains dont les personnages se raient « en vrai » et dont les décors, fabriqués pour donner l'impression de la réalité tangible, auraient autant de fantaisie que les décors dessinés des dessins animés.

Ceux qui aiment *Le magicien d'Oz* sont évidemment du côté de la raison et du bon goût. Ce sont des sages qui savent qu'on est jamais mieux ailleurs que chez soi (home sweet home), mais qu'on ne s'en rend compte qu'après avoir couru les aventures et qu'il est par conséquent nécessaire de partir pour avoir le goût de rester. Que la beauté ne consiste pas simplement à marier le rose et le gris, mais qu'on peut la trouver en jetant le vert pistache et le jaune citron l'un contre l'autre. Que la musique n'est pas exclusivement Mozart et les Pink Floyd, mais aussi *Over the rainbow* et *We're*

BLOOD SWEAT AND TEARS



Norma Vassauer (1929)



Jan Crawford (1933)

off to see the wizard. Qu'on peut faire preuve de courage rien qu'en constatant qu'on en manque, de cœur en se désolant de

ne pas en avoir et de cervelle en se répétant à longueur de temps qu'on n'en a pas pour deux sous. Que les images paternelles et maternelles ont deux faces, celle du Jupiter tonnant et celle du brave homme qui n'a pas inventé la foudre, celle de la bonne dame qui vous chante des berceuses et celle de la harpie ricanante jalouse de tous les pouvoirs que l'enfant acquiert jour après jour et qu'il lui vole, à elle.

Pourquoi parler du *Magicien d'Oz* ici et maintenant ? Parce que nous sommes à la fin de l'année et qu'il va sûrement réapparaître quelque part. Et parce que je viens de lire un bouquin tout à fait intéressant sur la question, intitulé *The making of the Wizard of Oz*, dont l'auteur est une certaine Aljean Harmetz. Hélas, ce n'est pas encore traduit et j'espère que mon enthousiasme va donner à quelqu'un l'envie de le faire. Moi, j'ai beaucoup trop la flemme.

Aljean Harmetz ne se contente pas d'enfiler les statistiques (ce qu'elle fait fort bien) et de multiplier les anecdotes pittoresques (ce qu'elle ne dédaigne pas à l'occasion). A travers son étude sur le tournage, sur le pré-production et la post-production du film, c'est toute la mécanique du plus grand studio hollywoodien des années trente, la MGM, qu'elle démonte. On voit qu'on ne se marrait pas tellement sur les plateaux ni dans les bureaux. On n'y travaillait jamais moins de douze heures par jour et la plupart du temps plus ; les scénaristes et les compositeurs de musique y étaient traités comme des bonniches et n'avaient que rarement leur mot à dire (mais ils étaient mieux payés), les acteurs et les réalisateurs y étaient renvoyés, suspendus, remplacés pour un oui pour un non, et les problèmes qui se posaient aux techniciens, chefs opérateurs, costumiers, décorateurs, spécialistes des effets spéciaux étaient, avec le Technicolor pas au point et toute la magie du magicien et de la sorcière à fabriquer, plus ardues à résoudre que ceux qui se posent lorsqu'on a décidé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Bref, *Le magicien d'Oz*, ce n'était pas de la tarte pour tout le monde. Sur-tout pas pour Margaret Hamilton, la « Méchante sorcière de l'Ouest », intoxiquée par la peinture verte qu'on lui mettait sur la figure, brûlée par les explosions de son balai maudit, ne

contrainte à se faire aider par une assistante lorsqu'elle voulait aller aux cabinets tant ses jupes étaient impossibles à soulever.

Ni pour Jack Haley (le bûcheron en fer-blanc), ni pour Ray Bolger (l'épouvantail à moineaux), ni pour Bert Lahr (le lion qui a peur de sa propre queue), obligés à rester debout de cinq heures du matin aux heures les plus tardives de la soirée à cause de leurs costumes et à se nourrir d'une légère soupe aspirée à l'aide d'une paille à cause de leur maquillage. Ni pour Judy, qui devait se comprimer la poitrine avec des bandes Velpeau pour avoir l'air d'une fillette de douze ans alors qu'elle était une adolescente de seize ans généreusement formée. Tout ça dans la chaleur plus qu'éprouvante des lampes à arc nécessitées par le Technicolor pas au point, dans les fumées suffocantes dispensées par les machines à fantasmagorie et parmi une troupe de quelque cent vingt nains bagarreurs, ivrognes et trousseurs de jupons (ils avaient toujours le nez très au-dessous de la ceinture des « grandes personnes ») dénichés dans les cirques et dans les music-halls pour jouer

les gentils habitants du merveilleux royaume de Munchkinland.

« Keep smiling ! The show must go on ! » Les heures supplémentaires n'étaient pas payées, il fallait toujours avoir l'air ravi et ready et il était hors de question de songer à traîner le studio en justice lorsqu'on se sentait floué ; on savait bien qu'on se fermerait les portes de tous les autres studios et qu'après ça, on n'aurait plus qu'à aller planter des choux. Mais c'est comme ça que naissent les chefs-d'œuvre, dans le sang, la sueur et les larmes (blood, sweat and tears). Et dire qu'en plus, il se trouve des gens pour oser dire que ce sont des croûtes abominables !

(Aljean Harmetz : *The Making of the Wizard of Oz*, Alfred A. Knopf, New York, 330 pages avec 93 illustrations dont 18 en couleurs).

Les films n'étaient pas les seuls produits de pure beauté manufacturés dans ces conditions dramatiques. Il y avait aussi les portraits de stars photographiés pour les départements publicitaires des studios, et là, c'était de l'art sublime. Le plus sublime de tous les photogra-

phes de ce temps-là était George Hurrell. Grâce à lui, les femmes étaient plus fatales que d'habitude et les hommes plus phallogoriquement dévastateurs. Sa lumière effaçait les rides et l'acné, changeant la chair mortelle et décevante en marbre amoureux sculpté. Grâce à lui, l'Olympe avait ses photos d'identité. Grâce à lui, les faux cils étaient vrais, la lumière électrique avait la douceur de l'aube et la solennité sacrée des cathédrales au crépuscule. Ses images étaient si belles qu'on n'aurait pas osé les aimer, comme disait plus ou moins Apollinaire. Et c'est vrai que les mauvaises pensées ne vous venaient pas devant ces madones pétrifiantes et ces séducteurs trop intelligents pour user d'autre chose que des charmes de leur esprit. George Hurrell, c'était, après tout, l'expression la plus sophistiquée du puritanisme. Mais quelle classe !

(*The Hurrell Style, 50 years of photographing Hollywood*, photographs by George Hurrell, text by Whitney Stine, The John Day Company, New York. Se trouve à Paris à la librairie Brentano's, 62,50 F).

Pérez

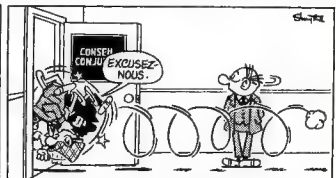


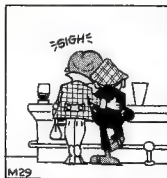
Joan Harlow (1933)

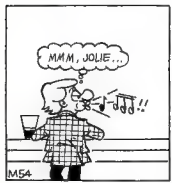
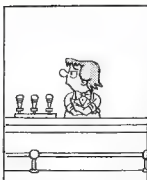


Jeanne Mussmüller (1932)









LES CONTES DE CHARLIE

Mohammed Mrabet est né dans le Rif en 1940 et appartient à la tribu des Tamsamani. À l'origine pêcheur, il a par la suite écrit de nombreux contes et courts romans - les guillelmetts voulant signifier que ses œuvres ont été en réalité dictées en arabe. Presque toutes ont été traduites en anglais par Paul Bowles, poète et musicologue, né à New York en 1911... C'est le cas des Bambois, texte traduit de son tour en français par Claude Thomas, et qui fait partie, avec neuf autres contes, d'une petite plaquette de 100 pages, M'Haschich, que le Dernier Terrain Vague (40, rue Grégoire-de-Tours) a éditée au printemps 78.

Les « Contes de Charlie » sont en principe inédits, ou alors sont puisés dans le

lot de tout ce qui a été édité et qui n'est plus disponible actuellement. Si je fais une exception pour Les Bambois, c'est parce que les ventes de M'Haschich sont plus que faibles, ceci étant une conséquence directe du silence complet (une exception : Willem dans Charlie hebdo ; merci Willem) de la bonne presse sur cette parution. Et on sait qu'une mévente peut régler son compte comme rien à une nuée d'éditeurs qui essayent de publier différemment des choses différentes... Alors, voilà.

Encore une chose, cependant (l'histoire est courte, je peux en profiter lâchement pour m'étaler) : est-ce que le silence de ladite bonne presse ne viendrait pas de ce que le hash et tout ce qui s'y rapporte sont des sujets tabous;

cacas, dans notre bon vieux pays libéral et démocratique ? Le superbe livre de Hugo Verlomme et Michko, Le dossier vert d'une drogue douce (Robert Laffont). Pas marginal comme éditeur ; pourtant !, où tout est dit sur l'herbe de manière exhaustive et magistrale, est-ce qu'il a eu les honneurs de la bonne presse, lui aussi ? Bande de cons ! comme gueulerait Cavanna, mon maître.

Andrevon

P.S. : Que le digne auteur m'ayant envoyé un texte titré Galaxie solitude me recontacte, j'ai perdu la lettre d'accompagnement, mais plus qu'est ; c'est un bordel, chez moi !...

LES BAMBOIS DE MOHAMMED MRABET

Kacem et Stito étaient de vieux amis. Tous les après-midi, ils se retrouvaient au café. Kacem buvait, et il ne permettait jamais à sa femme de quitter la maison. Elle avait beau discuter et le supplier, il ne consentait même pas à la laisser aller au hammam, prendre un bain. Stito, lui, vivait sans problèmes, car il était célibataire et se contentait de fumer du kif.

Kacem arrivait au café avec une bouteille dans son sac à provisions, et peu après, ils repartaient ensemble vers sa maison. En chemin, ils s'arrêtaient au marché pour acheter de la nourriture, car Kacem ne permettait pas non plus à sa femme de sortir faire les courses. Stito, qui n'avait personne pour lui faire la cuisine, mangeait tous les soirs chez Kacem et payait régulièrement sa part.

Ils apportaient les provisions à la femme de Kacem, pour qu'elle puisse préparer le repas. Mais d'abord, elle servait des tapas pour accompagner les boissons de Kacem, et du thé pour le kif de Stito. Plus tard, quand elle avait mis les plats à cuire, elle venait s'asseoir auprès des deux hommes.

Un soir où ils étaient assis tous ensemble, Stito se tourna vers Kacem et dit : Quelquefois, je me demande comment tu arrives à boire autant ? Où peux-tu bien mettre tout cela ?

Kacem se mit à rire. Et toi ? Tu ne tires rien de ta pipe, que de la fumée. Moi, l'alcool me rentre dans le corps, et cela me fait un effet merveilleux.

C'est une idée creuse, que tu as là, répliqua Stito. Le kif me donne bien plus de plaisir que l'alcool n'en pourrait jamais donner à personne. Et cela me fait penser plus clairement, et parler mieux. La femme de Kacem trouva le moment bien choisi pour dire à son mari : Ton ami a raison, tu bois trop.

Kacem, énervé, lui dit : Va surveiller le repas. Il doit être prêt. Nous avons faim.

Elle apporta le dîner, et ils s'y attaquèrent résolument. Quand le repas fut terminé, ils restèrent à bavarder environ une demi heure, après quoi

Stito se leva. A demain, dit-il à Kacem.

Oui, oui. A demain, répondit Kacem, qui était ivre.

Si Dieu le veut, ajouta Stito.

La femme de Kacem se leva et ouvrit la porte.

Bonne nuit.

Elle referma la porte, et les époux allèrent se coucher.

Elle se sentait pleine d'amour, et se mit à embrasser son mari. Mais lui restait là, couché comme un pieu, trop ivre pour lui prêter la moindre attention.

Bientôt, elle s'assit et se mit à se plaindre. De puis le jour de notre mariage, tu ne m'as jamais aimée. Tu ne t'occupes pas de moi le moins du monde. Sauf quand tu as faim.

Tais-toi et dors, femme, lui dit-il.

Déjà, elle avait commencé à pleurer, et elle fut longue à s'endormir.

L'après-midi suivant, lorsqu'il finit son travail, Kacem alla retrouver Stito au café. Ils firent les courses, et emportèrent les provisions chez Kacem. La soirée se passa comme à l'ordinaire. Quand Stito se leva pour partir, Kacem était déjà fort ivre.

La femme de Kacem ouvrit la porte pour Stito et sortit. Au moment où il franchit le seuil à son tour, elle chuchota : Demain, essaie de venir de ton côté. Laisse le rentrer sans toi.

Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il.

Du doigt, elle indiqua la haie de bambous au fond du jardin. Cache-toi là, dit-elle.

Stito comprit. Mais il sera ici, murmura-t-il.

Cela ne fait rien. Ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle. Bonsoir.

Bonsoir.

La femme referma la porte. Kacem était toujours installé en train de boire. Elle le laissa là, et partit se coucher.

Le lendemain après-midi, les deux amis se retrouvèrent à nouveau au café. Stito posa sa pipe.



Comment vas-tu, ? dit-il.

Allons-y, répondit Kacem. Il avait hâte de se retrouver chez lui, pour déboucher sa bouteille.

Je ne peux pas m'en aller tout de suite, lui annonça Stito. J'ai quelque un à voir, et il faut que j'attende ici. J'arriverai plus tard. Voilà l'argent des courses.

Bien, dit Kacem. Alors, je vais au marché.

Assieds-toi avec moi un instant, suggéra Stito.

Non, non, j'y vais.

A tout à l'heure, fit Stito.

Et Stito attendit au café jusqu'au déclin du soleil, puis il se leva et s'en fut vers la rue où était située la maison de Kacem. Il attendit qu'il n'y eût plus de passants, avant de se frayer un chemin à travers les bambous. Dans l'épaisseur du massif, il était invisible. Il risqua un coup d'œil à travers ses tiges et vit Kacem, assis dans la maison, un verre à la main et une bouteille sur la table auprès de lui. Puis il vit la femme, qui apportait le faïence.

Bientôt, elle sortit, portant une large bassine, et elle se dirigea tout droit vers les bambous. Elle posa son béc et s'accroupit comme si elle faisait sa lessive. Elle était tournée vers son mari, à qui elle parlait, et devant elle, ses vêtements traînaient jusqu'au sol. Mais de dos, elle avait les jupons complètement retroussés et Stito voyait tout ce qu'il voulait. Tandis qu'elle faisait semblant de laver dans la bassine, elle poussa son arrièr-train dénudé en arrière, contre les bambous. Lui

se pressa vers l'avant et commença à prendre son plaisir avec elle.

Quand tu seras prêt, chuchota-t-elle, retire-toi, et laisse-moi tout attraper dans la main.

Mais cela ne vaut rien, dit-il, de faire comme ça. Comment veux-tu que j'y arrive ?

La femme eut un mouvement brusque vers l'avant, qui le fit sortir. Ainsi Stito comprit que s'il voulait, tant soit peu, arriver à ses fins, il faudrait qu'il en passe par ses volontés à elle.

Après, tu pourras recommencer et finir à l'intérieur, si tu veux, lui chuchota-t-elle.

Elle se recula de nouveau contre les tiges, et il se remit en besogne. Lorsqu'il fut presque prêt, il le lui dit et, d'un geste, elle tendit la main vers l'arrière et ferma le poing sur ce qu'elle voulait. Sans rouvrir la main, elle attendit, pour qu'il puisse le refaire comme il l'aimait. Quand il eut fini, il s'en alla à travers les bambous vers la rue. Et personne ne le vit.

La femme regagna la maison. Elle s'avança jusqu'à la chaise où était assis son mari et resta là, debout, à le regarder. Est-ce que je ne pourrais pas aller au hammam demain ? demanda-t-elle.

Te voilà qui recommences encore toutes ces histoires ? s'écria Kacem. Je t'ai déjà dit non, mille fois. Non ! Je t'interdis de quitter cette maison.

Elle tendit la main et laissa ce qu'elle y tenait s'égoutter sur le taïfor, à côté du verre de Kacem.

Kacem regardait, l'œil fixe. Un instant auparavant, il avait été ivre, mais à présent, il était parfaitement dessaoulé. Il ne lui demanda même pas de qui elle le tenait, ni comment elle s'y était prise. Il se leva, abandonnant bouteille et verre, et alla se coucher, sans souper.

Le lendemain matin, quand il partit pour son travail, Kacem laissa la porte grand ouverte. Toute la journée, il pensa à sa femme. Le travail fini, il s'en alla retrouver Stito au café.

Il s'assit, le visage triste. Bourre-moi une pipe de kif, dit-il.

Comment ? s'exclama Stito.

Oui.

Stito lui rendit sa pipe. Qu'est-il arrivé ? C'est bien la première fois que tu réclames une pipe.

La boisson, c'est terminé, lui annonça Kacem. Je vais me mettre au kif.

Mais pourquoi ?

Kacem demeura muet, et Stito ne répéta pas sa question.

Ce soir-là, les deux amis arrivèrent chez Kacem en riant et en blaguant, la tête pleine de kif. Toute la soirée, Kacem se montra d'excellente humeur. Après le départ de Stito, il dit à sa femme : Tu es allée au hammam ?

Oui, répondit-elle. Merci d'avoir laissé la porte ouverte. Je croyais que tu avais oublié de la fermer en sortant.

Je ne fermerai plus jamais à clef dit-il.

Elle l'embrassa, et ils se mirent au lit. C'était la première fois depuis bien des nuits que Kacem n'était pas trop ivre pour s'amuser avec sa femme. Ils se rendirent l'un et l'autre très heureux, et finalement, ils s'endormirent d'un parfait sommeil.

GOLD & FRANK

(LE CHAT BOTTE.)



TO VEUX PAS FERMER LE
ROBINET, ON S'ENTEND
PLUS PENSER !

CLIC

A close-up illustration of a hand pressing a button on a control panel. A speech bubble above the button contains the letter 'C'.

T'AS DE
BONNES
RAISONS
POUR ÇA?

COMMENT ! AVEC TON
CASIER, SI JAMAIS
TU T'FAIS SERRER SUR
UN CASSE, J'AI SÛRE
DE PAS T'REVOIR AVANT
DIX PIGES ! ET PUIS,
FINALEMENT, SOTIE,
ON LA CONNÂT
PAS !

J'crois que j'ai une meilleure idée, seulement on est obligés de mouiller Babet...



ON EN ÉTAIT LÀ, À NOURRIR
LE POUPARD, COMME DIT
VIDEOE, QUAND VLAD
A TÉLÉPHONÉ...



MERCI

Si j'ai BIEN COMPRIS,
Y'A DANS LE COFFRET
UN DIAM. QUI VAUT
DIX BRIQUES...

IL ÉTAIT
ESTIMÉ DIX
BRIQUES EN
1970...

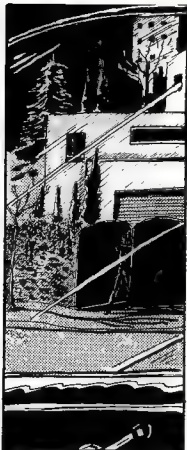
SMACK



RETOUR DE MONTREUIL
VLAD SE FIT EMmener
PAR SOFIE POUR UNE
VIRÉE QUI DEVAIT DURER
L'ANUIT. ON COMPTAIT
BIEN SUR LE GOOD PAR-
QUÉ DE SOF POUR
LE SCANDALE POUR
LEUR FABRIQUER UN
AUBI D'ACIER.



HUIT HEURES ! APPAREMMENT, LA CÔTE
EST CLAIRE ; DANS LE PIRE DES
CAS, T'EN AS POUR UNE PLOMBE.
ON S'FILE RENCARD AU CAFÉ
DE LA GARE DANS UNE HEURE...



T'AS LE COEUR
À JOUER ?

PLUS
TELLEMENT !



QU'EST-CE QU'IL GLANDE,
ÇA FAIT UNE PLOMBE QU'ON
CAMPE ICI ! ? !

TE FAIS PAS D'SANG,
Y'A AUCUN RISQUE !



ET SI LES SCHMITTS
DÉBOULENT, ON PEUT
JAMAIS SAVOIR ! ? !
EN PLUS, IL EST PAS À
SON AFFAIRE, J'AURAIS
DÙ Y ALLER MOI-MÊME
.....

T'AS
RAISON,
MOI NON
PLUS J'
TIENS PLUS,
J'AUT Y ALLER !



SAJTINAC, UN FLIPPE DE L'ANIMATION

On vous a déjà baigné plus d'une fois avec les problèmes de diffusion du court-métrage, et le dilemme court-métrage/long-métrage qui turripine tout réalisateur de dessin animé. On résume pour ceux qui s'égarent dans cette rubrique pour la première fois : l'auteur de films d'animation est plus à l'aise dans le court-métrage, mieux adapté au rythme propre de l'animation, infiniment moins coûteux et nécessitant une structure bien moins lourdingue qu'un long-métrage. Mais le court-métrage est promis au ghetto des festivals puis à l'oubliette des armoires poussiéreuses. Seul le long-métrage peut avoir une diffusion commerciale saluée par les tambours et trompettes de la critique.

Borislav Sajtinac, réalisateur yougoslave, a trouvé une solution pas con à ce sempiternel dilemme : il a choisi huit de ses court-métrages, et les a liés avec une sauce béchamel. Ça donne un long-métrage de 80 mn, *Tout ce qui vole n'est pas un oiseau*, qui a été projeté à l'Empire dans le cadre du Festival de Paris. Le résultat est un peu bâtarde. Les résultats sont les styles graphiques se télescopent un tantinet, mais les thèmes des différents courts-métrages sont suffisamment proches pour que ça ne soit pas complètement confus et hétéroclite. De plus, la sauce béchamel, c'est-à-dire les séquences intermédiaires, est astucieusement conçue, et Sajtinac se débrouille toujours pour retomber sur ses pieds.

L'histoire, ou plutôt le prétexte qui relie les divers courts-métrages : Un couple dans une

WHAT'S UP DOC?

petite bicoque en planches paumée au milieu d'un marécage. Une femme-corbeau acariâtre et son minus de mari dans un grand plumard qui grince au fin fond de la nuit. Et le petit bonhomme est agité par des cauchemars glauques qui le tirent sans cesse de son sommeil. Chaque fois, il tente de raconter son rêve à sa mégère, mais celle-ci n'en a rien à cirer, et l'envoie paître.

Est-ce drôle ? Mmh, disons que ça grince et que ça rit jaune. Il y a une dizaine d'années, Sajtinac a collaboré à « Hara-Kiri ». Ça laisse des traces.

Parfois, c'est carrément angoissant. Comme ce court-métrage intitulé *Befreiung der Hauptperson* (Libération du personnage principal) : Un moulin à roue au milieu d'une étendue désertique. Le torrent est à sec, la roue ne tourne plus, et le meunier n'a pas moulu de blé depuis belle lurette. Survient un orage inespéré. Ça pisse dru. Le meunier se remue, transbahute ses sacs de grain, ouvre les vannes de l'écluse. Mais, l'averse passée, la terre pompe la flotte jusqu'à la dernière goutte. Et la roue à aubes n'a pas bougé d'un poil.

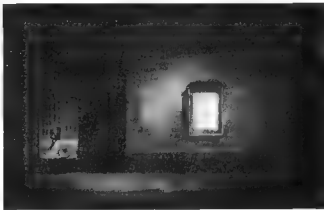
Le meunier grimpe sur le toit du moulin, se jette dans le vide et s'empale sur un pieu qui soutient la roue. Son sang commence à couler... et lentement la roue se met en branle...

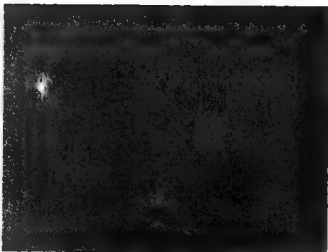
Pourtant, la mort n'a pas toujours le dernier mot chez Sajtinac. Dans un autre court-métrage, la Camarde, sa faux sur l'épaule, vient frapper à la porte de sa prochaine victime... mais celle-ci se rebiffe, et flanque la Mort à la porte après l'avoir baisée et mise en cloque !

Dans *Tout ce qui vole n'est pas un oiseau*, vous rencontrerez don Quichotte et Sancho Pança cavalant sous des cieux d'enfer en quête d'improbables moulins, un chat prestidigitateur qui torture, martyrise, étripe, découpe, broie des souris sous les bravos d'un public de... souris, un frappé obsédé par le feu qui erre dans le dédale d'une cité métallique, une vieille fille à marier courtisée par des gnomes à la Jérôme Bosch...

Tout ça pourrait avoir un petit côté Kafka de Priscun, surréalisme de pacotille et symbolisme à la mords-moi-le-nœud. Mais la réalisation est à la hauteur, le graphisme est fort et on se laisse prendre. Il y a bien quelques longueurs, et Sajtinac nous refourge quelques fonds de tiroirs un peu craignos, mais pour le reste ça se tient.

Sajtinac s'attaque déjà à son deuxième long-métrage, *Les fleurs du mal*, allusion à ce type qui se teignait les cheveux en vert, son nom m'échappe, non, ce n'est pas Johnny Rotten... Ça fait maintenant une dizaine d'années que Borislav Sajtinac rame dans l'animation (son premier film, *Analyse*, date de 1967). Et il s'en tire plutôt bien, le petit père Sajtinac. Il a récolté





des kilos de médailles dans les festivals d'animation (Grand Prix à Annecy en 1971 pour *La tentation*).

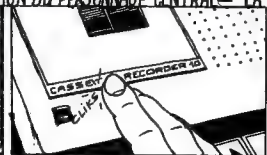
Avant, il tâta du graphisme et de l'illustration satirique, après avoir fait sept ans d'études aux Beaux-Arts de Belgrade, où il est né en 1943. Depuis 1972, Sajtinac a abandonné la Yougoslavie pour l'Allemagne, où il bosse à Munich. Sajtinac est à ranger sur la même étagère que les autres grinçants flippés de l'Est, du genre Jan Lenica et Walerian Borowczyk. Des torturés du bulbe qui font que l'animation, c'est pas seulement des petits mickeys, mais aussi des types qui saignent, qui hurlent et qui souffrent dans de grands craquements d'os. Et, à la dernière image de ces dessins animés-là, les cadavres ne bondissent pas sur leurs pieds en faisant un grand clin d'œil au spectateur. Non, dans ces D.A.-là, les morts sont bien morts.

C'est tout, les gars.

Rivroire et Carret







Flipper appelé Jungle Queen et d'un jeune habitant de la zone Nord, moi, en fait. Je vis maintenant rue de la bombe, au n°13, et vous pouvez suivre au long de mon chemin - avant dans certains mas aventures immobilières. Mais revenons - en à ma naissance, le 10 mai 1978 où je me réveillai sur le canapé froid d'un café avec une...



J'ai commencé à comprendre quand je me suis vu dans la glace!



Il a fallu 5 flaps pour m'arracher au lavabo, et une bonne dose



Quelques mois à l'hôpital, de nouveaux amis, le Targotto Spéciale, un cas sanitaire au Japon, la répos, la bonte de m'habiller à ma nouvelle condition...



Je reconstituai peu à peu l'histoire assez simple, en fait. J'étais un fan du Flipper, je m'en amusais des heures à jouer, j'étais assez bon mais cette "JUVALE QUEZEN" m'avait emporté, par moyen d'avoir une partie gratuite...



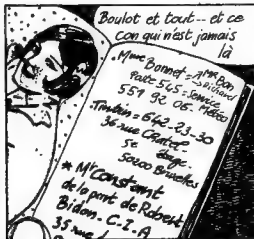
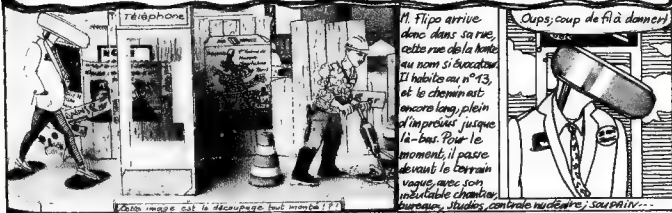
J'étais assez défonce ce soir-là, et quand le bistrot a fermé, je me suis promis de revenir. J'avais pu piquer une clef et 2 heures...



plus tard, je le retrouvai dans le café ébrié, il s'est passé ce truc incroyable, je la rentais de plus en plus, les parties se succédaient, ce truc était vivant! J'étais dans tous mes états! Après, je ne me souviens plus de rien jusqu'à mon réveil dans la même salle, dans la lumière crue des néons, avec tous ces gens autour de moi.



Une aventure Immobilière de M. Flipo dans la rue de la honte.



13. rue de la honte

1^{er} tronçon = le terrain vague

"tout se découpe mais tout se recoupe".

- Mode d'emploi et généralités sur le découpage = ① Coller cette double page soigneusement sur un support plus fort, brut ou par exemple, pour le collage le mieux est une bombe de colle (un peu cher mais très pratique)
- ② Tout est expliqué au fur et à mesure, observez cependant les quelques règles qui suivent :

- A toute languette lettrée (A,B,C) correspond un emplacement portant la même lettre (A,B,C), l'une se collant sur l'autre.
- les pointillés ---- se plient vers l'arrière ; les pointillés +++++ se plient vers l'avant.

- Il faut bien sûr découper toutes les pièces, les plisages se font à la pointe du ciseau (Vérifier du dessin si possible pour +++)
- Sauf indication ou désir contraire.

les personnages ne se collent pas...

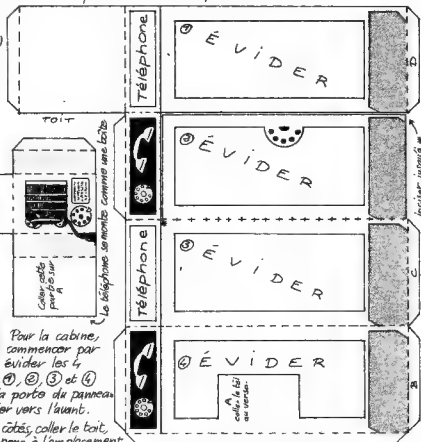
M. Filpo se colle recto-verso, sauf les languettes des pieds qui se plient vers l'avant (voir dessin)



* ne pas prendre un papier trop épais : un tiers de 160 grammes fera très bien l'affaire (18,48)

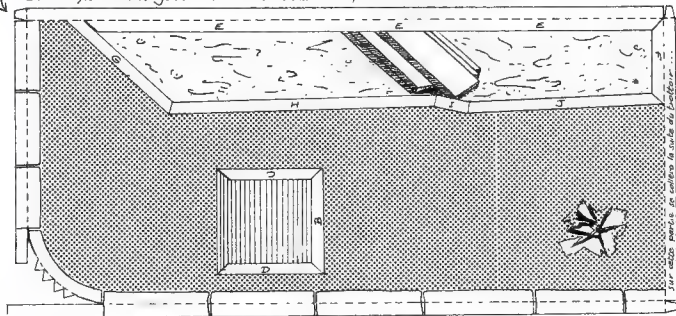
Pour la cabine, commencer par évider les 4 panneaux ①, ②, ③ et ④.
Inciser la porte du panneau ⑤, la replier vers l'avant.

Replier les 4 côtés, coller le toit, coller le téléphone à l'emplacement indiqué A du panneau ④. Coller la cabine ainsi montée sur le trottoir.



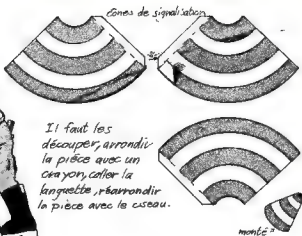
Inciser jusqu'à

SOCLE = C'est le trottoir, la pièce la plus importante. Vous découperez, faites les plisures au ciseau, mais ne montez pas tout de suite le volume du trottoir, collez d'abord les autres pièces : la cabine, la barrière, le terrain vague, cela évitera l'écrasement prématuré dudit trottoir.





Coller les 2 parties du personnage recto-verso, la jambe ① se découpe jusqu'au pointillé, repliée en avant, elle assure sa stabilité.

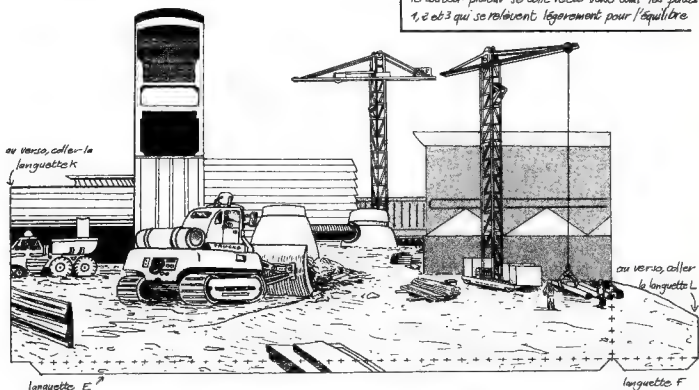


Il faut les découper, arrondir la pièce avec un ciseau, coller la languette, rarrondir la pièce avec le ciseau.

Le terrain vague - chantier se découpe, les languettes E et F se replient vers l'avant sur le socle.



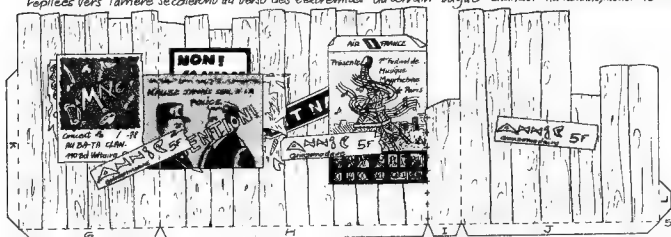
le toutou - pisseur se colle recto-verso sous les pattes 1, 2 et 3 qui se relèvent légèrement pour l'équilibre



languette E

languette F

la barrière se découpe, les languettes G, H, I et J se collant sur le socle, les languettes K et L, repliées vers l'arrière se collent au verso des extrémités du terrain vague - chantier. Maintenant, monter le bétail





Le cubisme mondain, appliqué à l'art du portrait, imprégné de néo-classicisme, frotté de futurisme et délibérément Art-Déco, une dame probablement polonaise nommée Tamara de Lempicka en possédait tous les secrets. De 1925 à 1935, cette idole de la bohème dorée joua les Greta Garbo de la palette entre Paris, Rome et la Californie avec un brio incomparable, hantant le Ritz, Monte Carlo, le Normandie et tous les endroits où il fallait être vu. Célèbre pour avoir refusé les hommages de l'illustissime Gabriele d'Annunzio, elle n'eut peut-être que peu de mérite à ce renoncement car il est évident que ses passions esthétiques la poussaient vers les créatures de son sexe, qu'elle

LE CUBISME DES SLEEPINGS

peignait en des nus plus que somptueux, gigantesques, outrageusement abandonnés, offerts, emprisonnés par une mise en cadre rigide qui semblait toujours sur le point d'éclater. Furieusement de son temps, Tamara affectionnait les arrière-plans citadins de gratte-ciel et d'architectures audacieuses. Lorsqu'elle était lasse de ses Andromèdes enchaînées et de ses Espagnoles voilées de leur seule mantille, elle glorifiait les am zones modernes, championnes de ski ou conductrices d'automobiles vrombissantes. C'était l'héroïne d'un art figuratif au suprême degré condamné au mépris par la vague submergente de l'abstrait. Longtemps oubliée, Tamara ne peut que plaire, ou tout au moins intriguer, troubler délicieusement, fasciner aujourd'hui.

Il y a à la fois de la répulsion et du vertige sensuel à regarder ses nus faussement sculpturaux, comme captifs d'une géométrie du plaisir conçue pour mieux livrer la chair consentie à la chair préhensive, au regard qui asservit. Il y a un incroyable agacement à regarder ses visages d'aristocrates et de grands bourgeois, de demi-mondaines et de duchesses cosmopolites qu'elle traite comme des produits dont elle serait chargée de faire la publicité mais sans en estomper en rien la morgue, la vanité comblée, l'assurance insultante. Cette publicitaire du grand monde de l'entre-deux-guerres a su capter l'atmosphère de futilité intellectuelle et d'idéal classique aussi creux que grandiose que devait dégager son ascétisme truqueur, son goût affiché d'une simplicité antique retrouvée dans la vitesse des machines nouvelles et dans le dépouillement prôné par les maîtres des arts appliqués. Certes, cette peinture nous parle d'un nombre considérable de choses qu'on ne peut pas voir en peinture. A mon avis, c'est une raison supplémentaire de chasser ses lunettes

et de la regarder de près, sans lui faire de cadeaux, sans se soucier de savoir s'il convient de lui arracher ses pierres secrètes. Elle peut les garder, on jette sur elle l'œil du documentaliste, mais on se retrouve finalement embarqué dans le même sleeping que ses madones.

(*Tamara de Lempicka*, texte de Giancarlo Marmori, 1 vol. 22 x 30, 80 pages, 9 illustrations en noir et blanc, 50 en couleurs, éditions du Chêne, 48 F.).

De la peinture qui raconte

Moyen bourgeois d'Ostende, James Ensor a eu une vie familiale mais néanmoins mystérieuse et pleine d'ambiguïtés. Ce n'est pas le texte très professoral de John David Farmer qui nous éclaire beaucoup sur ses mystères, mais les reproductions disent tout sur la rébellion de celui qui désignait ses activités sous le nom d'Art-Ensor, qui se peignait volontiers en squelette (avant 1890, il avait déjà dessiné son « portrait en 1960 ») et qui finit par se croire persécuté par ses contemporains au point de donner de lui-même une image christique. Hanté par le mensonge et par l'hypocrisie, donc par le thème du masque, Ensor a peuplé ses toiles des figures grotesques du carnaval de sa ville natale. Indispensable à qui veut explorer les terres ardentes de la démence belge.

(*Ensor*, par John David Farmer. Editions du Seuil ; 50 planches en couleurs, 113 illustrations en noir et blanc.).

La Royal Academy of Arts de Londres a présenté de juillet à septembre derniers une exposition consacrée à la peinture victorienne. On peut se consoler de l'avoir manquée en achetant pour pas cher le catalogue de ladite exposition, édité par l'Arts Council of Great Britain. Ce n'est pas un catalogue somptueux, toutes les reproductions sont de format réduit et en noir et blanc, mais il est utile et plein de cho-

ses qu'on a rarement ou jamais vues.
(Great Victorian Pictures, 130 pages.)

Des dessins nostalgiques

Pour qui a besoin d'un supplément d'informations sur *Erté*, deux nouvelles parutions :

Une plaquette reproduisant des maquettes de décors et costumes de théâtre couvrant la quasi totalité de la carrière de l'artiste (1912-1975). (*Erté*. Avant-propos du dessinateur, préface de Thomas Walters, éditions du Chêne, 48 reproductions couleurs.)

Une sélection comprenant cinq suites de lithographies : « Les saisons », « L'alphabet », « Les chiffres », « Les as des jeux de cartes », « Les pierres précieuses ». Lettres, chiffres ou saisons étant, évidemment, des créatures fabuleusement parées

comme on en voyait autrefois et comme il arrive qu'on en voie encore dans les music-halls. (*Erté, cinq suites de lithographies*. Préface de Salomé Estorick, Éditions du Chêne, 47 reproductions couleurs.)

Des photos qui chantent et qui dansent

Leni Riefensthal, l'ex-cinéaste inspirée du troisième Reich blanchie par son recyclage dans l'anthropologie esthétisante (elle a été la photographe admirative et émue des Noubas de Kaul), explore désormais les fonds sous-marins d'où elle rapporte de lyriques photographies de coraux fabuleux et de poissons électrisants.

(*Jardins de corail*, 224 pages, 118 illustrations en couleurs dont 68 en double page. Féerie garantie authentique, mais ça

coûte 220 francs aux éditions du Chêne.)

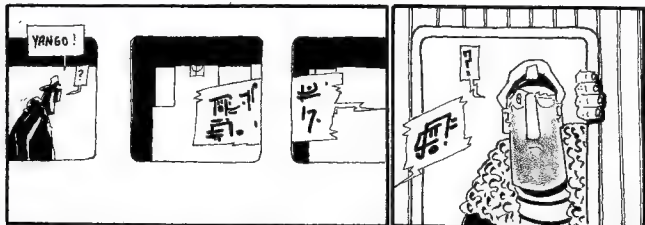
Mais si l'on préfère l'ébène au corail, il faudra choisir les photos africaines de Michel Huet dont les danses, les masques et les costumes offrent des merveilles tout aussi authentiques.

(*Danses d'Afrique*, chez le même éditeur et dans la même collection.)

Enfin, pour les amateurs d'affiches qui, nous disent les gazettes, ne font que croître en nombre et en appétit, l'éditeur en question (toujours lui) a lancé sur le marché il y a quelques mois déjà un album Folon intitulé comme il se doit *Affiches de Folon*. Ça va de 69 à l'année dernière (affiche pour l'inauguration du Musée de l'Affiche) et c'est tout à fait ce qu'il faut pour reconforter ceux qui croient que l'art de l'affiche inspirée est mort depuis longtemps.

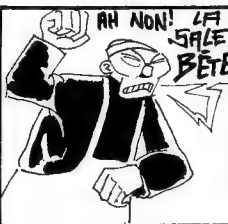
Pérez

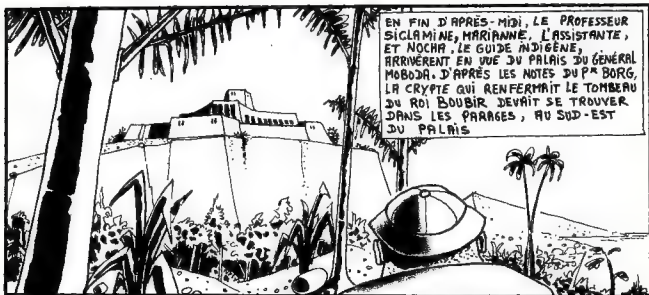






AMANDOU?...
LE LEADER
RÉPUBLICAIN?



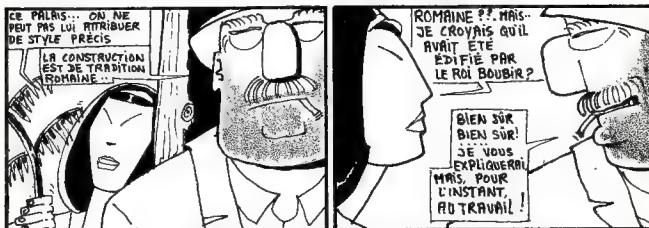


EN FIN D'APRÈS-MIDI, LE PROFESSEUR SICLAMINE, MARIANNE, L'ASSISTANTE, ET NOCHA, LE GUIDE INDIGÈNE, ARRIVÈRENT EN VOIE DU PALAIS DU GÉNÉRAL MOBODA. D'APRÈS LES NOTES DU P^A BORG, LA CRYPTÉ QUI RENFERMAIT LE TOMBEAU DU ROI BOUBIR DEVAIT SE TROUVER DANS LES PARAGES, AU SUD-EST DU PALAIS.



ÉTRANGE...

F... JE SUIS EXTENUÉ... NOUS DRESSERONS NOTRE CAMPEMENT ICI... IL DEVRAIT Y AVOIR UN POINT D'EAU À PROXIMITÉ.



CE PALAIS... ON NE PEUT PAS LUI ATTRIBUER DE STYLE PRÉCIS

LA CONSTRUCTION EST DE TRADITION ROMAINE...

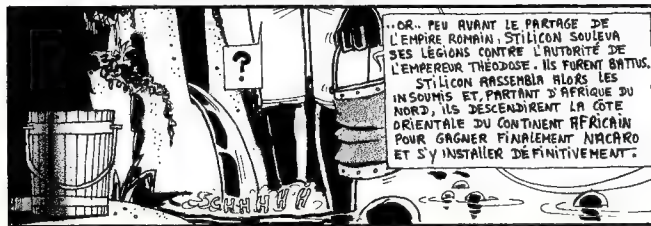
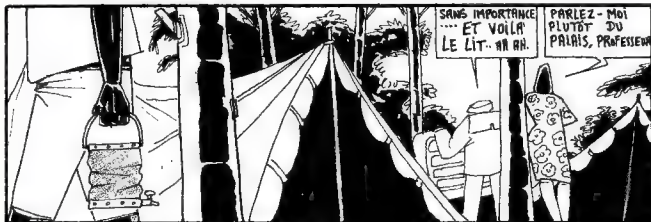
ROMAINE ?? MAIS- JE CROYAIS QU'IL AVAIT ÉTÉ ÉDIFIÉ PAR LE ROI BOUBIR ?

BIEN SÛR
BIEN SÛR !
JE VOUS EXPLIQUERAI
MAIS, POUR L'INSTANT, AU TRAVAIL !

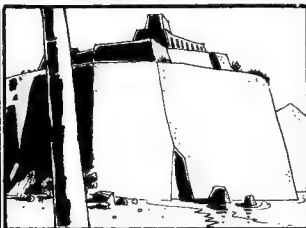
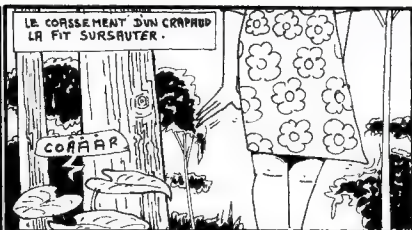


UNE ARCHITECTURE INSOLITE DE TOILES DE TENTES SURGÏT DANS CE DÉCOR SAUVAGE.

POUR CE SOIR, PAS DE CUISINE !... NOUS MANGERONS AVEC DES SANDWICHES !







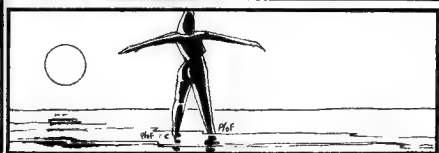
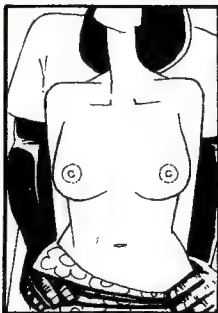
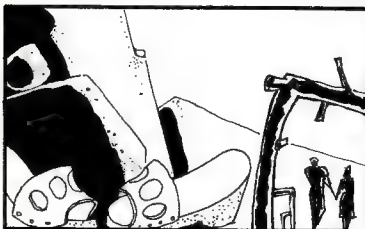
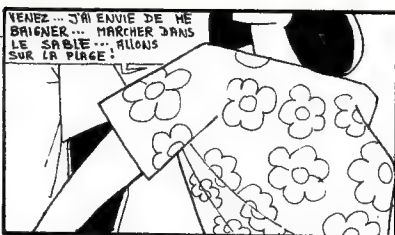
L'INDIGÈNE REGARDAIT
FIXEMENT LE PALAIS.
À CET INSTANT, PEUT-ÊTRE
D'UNE CAUSE DE LA LUMIÈRE
DU SOIR, CE MONUMENT
IMPOSANT PRIT UN AUTRE
SENS AUX YEUX DE
MARIANNE: LA RIGIDITÉ
DES LIGNES, LA LOURDEUR
DES CONTREFORTS DE
CETTE ARCHITECTURE DE
CONQUÉRANTS, VIOLAIENT
LA NATURE SAUVAGE DE
L'ÎLE. IL SEMBLAIT EXISTER
QUE POUR MIEUX LA POSSÉDER
LUI IMPRIMER L'EMPREINTE
INDELÉBILE DU POUVOIR
ABSOLU.





MARRIANNE
REDECouvrit
LE VISAGE
DE NOCHA
.....
SON
REGARD...

ELLE LE
TROUVA
BEAU...



LE DERNIER RAYON DE SOLEIL BALAYE
L'HORIZON, MAIS MARRIANNE NE LE VIT PAS.

Colosse de New York (Le) : Film américain, réalisé en 1958 par Eugène Lourie (metteur en scène du célèbre *Monstre des temps perdus*). Le scénario est basé sur la survie du cerveau après la mort de l'enveloppe corporelle : un savant se tue accidentellement, son père récupère son cerveau et le place sous le crâne métallique d'un robot conçu à cet effet. Mais le pauvre cerveau continue d'éprouver des sentiments humains, et devient notamment jaloux de son frère, lequel aime sa « veuve ». Comprenant qu'il va

PETIT DICO DE LA S.F.

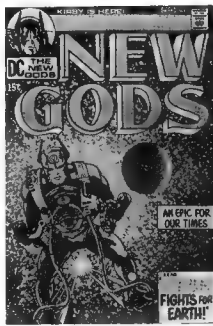
mière fois en 1933, sous la forme d'une prime commerciale offerte par une chaîne de grands magasins, Procter and Gamble : c'était *Funnies on Parade*. Le succès fut tel que d'autres comics virent aussitôt le jour, comme *Populars Comics*. Mais ce n'est qu'en 1937 que le titre qui devait révolutionner le genre débarqua sur le marché : il s'agit de *Detective Comics*, publié par la firme National Periodical Inc. Mais le sigle « D.C. » reste pour les fans les lettres d'or du comics book : c'est sous ce sigle que fut notamment publié *Superman*...

Un comics book se présente en général sur un format de 26 x 17,5 cm, avec une épaisseur de 36 pages, encore qu'on puisse trouver des numéros spéciaux qui font jusqu'à cent pages. On trouve en général dans chaque comics book deux à trois bandes différentes, dont la plus importante donne souvent son titre au fascicule. Le tout est agrémenté d'un courrier des lecteurs et de quelques articles traitant de la vie fictive des héros, ou de celle de leur créateur. Certains comics vous offrent des créations originales, d'autres reprennent un matériau déjà utilisé dans les journaux. On peut recenser actuellement aux Etats-Unis plusieurs centaines de titres (mensuels ou trimestriels), qui sont pour la plupart tirés à des centaines de milliers d'exemplaires. On peut donc dire que les comics



devenir fou, le robot humain préfère se détruire... On l'a vu, il ne s'agit là que d'une mouture à la sauce science-fiction de *Frankenstein*. On ne signale ici ce film fort mauvais que parce qu'il est typique de certaines séries B des années 50, où les robots géants étaient très utilisés, et parce que son réalisateur a fait beaucoup mieux. Avec lucidité, il déclarait d'ailleurs récemment (« Demain la science-fiction », Cinéma d'aujourd'hui n° 7) : C'était affreux. A tous les points de vue. On l'a tourné en huit jours, en plus.

Comics Books. Les Comics books (avec l'accent), ce sont ces petits fascicules réservés à la bande dessinée, nés aux U.S.A., imprimés sur du mauvais papier et avec des couleurs criardes, et où sont publiées les aventures de tous les héros qui ont fait battre notre petit cœur depuis notre plus tendre enfance. Les comics books sont apparus pour la pre-



BIENTÔT EN VENTE
LE 1^{ER} CALENDRIER
BÊTE ET MECHANT
AVEC
DES DESSINS, MOTS CÉLÈBRES
PHOTOS
DE TOUS LES DESSINATEURS,
RÉDACTEURS, COLLABORATEURS
DES
EDITIONS DU SQUARE
DANS TOUTES LES BONNES
LIBRAIRIES
RENSEIGNEMENTS : 10 RUE DES TROIS
PORTES PARIS 5^{ème} TEL 323 74 50

books sont un phénomène de culture de masse...

Il existe en effet des comics abordant à peu près tous les genres de récits illustrés possibles et imaginables : aventure, guerre, western, policier, horreur, et bien sûr fantastique et science-fiction. A part la firme D.C., qui publie, outre *Superman*, *Batman*, *Blackhawk*, *Metamorpho*, *News Gods*, *Justice League of America*, on peut signaler, dans les genres qui nous intéressent ici, le Marvel Comics Group, dont la vedette depuis trente ans est Jack Kirby, et qui publie les aventures des *Fantastic Four*, du géant *Hulk*, des *X-Men*, de *Captain Marvel*, *Captain America*, du *Spectre*, des *Avengers*, de l'agent du S.H.E.T.L.D. *Nick Fury*, et bien d'autres...

Une autre spécialité des comics books sont les histoires d'horreur très courtes (6 à 8 planches) et très sanglantes, fantastiques parfois, mais le plus souvent simplement bizarres, à la manière des meilleurs films d'Hitchcock. Le genre eut son heure de plus haute gloire entre 1950 et 1954, grâce à un éditeur de choc, William Gaines, directeur des *Entertaining Comics*, qui publia toute une série de magazines aux titres évocateurs : *The Vault of Horror*, *The Crypt of Terror*, *The Haunt of Fear*, *Shoc Suspensories*, etc. C'est dans ces comics que les meilleurs graphistes des années 50 firent leurs débuts, par exemple Wallace Wood, Al Williamson, Graham Ingels ou Frank Frazetta. Dans les années 60, ce fut la Warren Publishing Co. qui prit le relais en publiant, outre des comics où la guerre était pour la première fois représentée de manière réaliste, c'est-à-dire sans aura de glorieuse patriote, des titres aussi célèbres que *Creepy* et *Eerie*. Enfin, on peut assimiler aux comics books toutes les publications underground qui fleurirent vers le milieu des années 60 - encore qu'elles tiennent aussi du fanzine par leur mode de production, sinon de distribution. On peut au moins citer la plus célèbre d'entre elles, *Zap Comix*, dirigée et entièrement dessinée par Crumb.

Les comics ont eu leurs avatars avec la censure, en la personne d'un psychiatre fou, Frederic Wertham, qui, en publiant en 1954 un ouvrage intitulé *Com-*

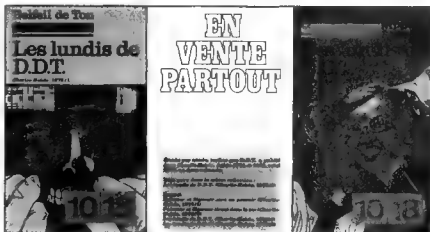
plot contre les mineurs, s'attaquait avec une violence inouïe aux comics, responsables selon lui de la dégradation des mœurs et de la montée de la délinquance juvénile ! Des extraits de ce monument de la censure furent à l'époque publiés en France dans *Les Temps modernes*, et avec l'approbation enthousiaste de l'équipe sartrienne. Frederic Wertham fut à l'origine de nombreux procès intentés et gagnés contre les comics ; il eut notamment la peau des publications de William Gaines, et c'est à la suite de son action que les éditeurs créèrent une sorte de code de contrôle, la « Comic Code Authority », dont le tampon orne désormais tous les comics et qui n'est rien d'autre qu'un manifeste d'auto-censure.

En France, les plus célèbres séries de comics books ont paru sous des formes à peu près similaires. Ce qui se rapproche le plus d'un comic américain est le mensuel *Strange*, publié par les éditions lyonnaises LUG (qui viennent de lancer *Nova*) qui ont l'exclusivité de toutes les créations du Marvel Comics Group. Beaucoup des héros de la D.C. se retrouvent en petit format et en noir et blanc dans l'une ou l'autre des publications Artima (*Strange Aventures*, *Spectral*, etc.), panachées avec des « Horror Stories ». Les publications de la Warren, *Vampirella*, *Creepy* et *Eerie* ont été un temps publiées par Publicness, et sont maintenant reprises par les Editions du Triton. Un très bon recueil d'« Horror Stories » a été publié en 1974 par les Editions William France. Il s'appelle tout bonnement *Horreur* et contient notamment un bon lot d'histoires des-

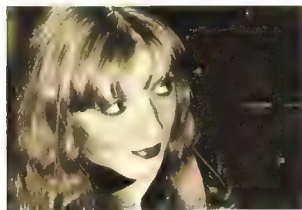
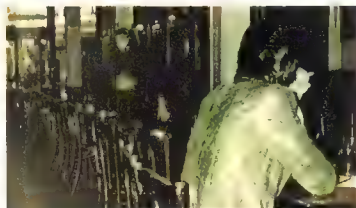
sinées par Graham Ingels, un des maîtres du genre. Enfin, et pour ceux à qui la présente notice aurait mis l'eau à la bouche, signalons l'étude de Marc Duveau, *Comics U.S.A.*, parue dans la défunte collection « Graffiti » de chez Albin-Michel.

Compton (David G.) : Auteur britannique né en 1930 et qui, après avoir exercé plusieurs métiers, fait de la littérature à plein temps depuis 1959. Il a publié une dizaine de romans de science-fiction, tous basés sur une extrapolation à court terme (pollution, surpopulation), comme *Quality of Mercy* : a *Novel of 1979* ou *The silent multitude*. Mais jusqu'à maintenant, un seul de ses ouvrages a été traduit en français : *L'incurable*, chez Calmann-Lévy. Il s'agit d'une femme encore jeune qui, dans un monde à peine futur où presque toutes les maladies ont été guéries et où l'on ne meurt plus que de vieillesse ou d'accident, apprend qu'elle est atteinte d'une des très rares maladies qu'on ne peut soigner. C'est un « cas », et une grande chaîne de télévision achète ses quatre dernières semaines de vie. Elle est ainsi suivie, puis traquée, par un « homme-caméra », qui se fait passer pour un compagnon de route dans sa fuite mais qui est en réalité un cyborg dont un des yeux a été remplacé par une caméra miniaturisée. L'ouvrage, qui n'échappe pas toujours au pathos, est pourtant intéressant en ce qu'il est une bonne satire à la fois du spectacle total, de l'effet des médias et de la médecine. Il serait intéressant qu'on puisse lire chez nous d'autres ouvrages de Compton.

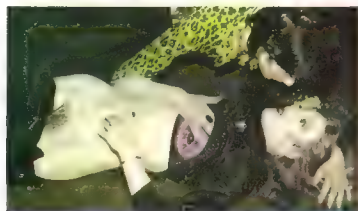
Andrevon

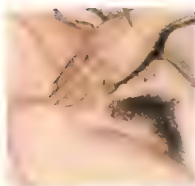


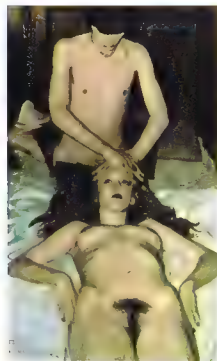


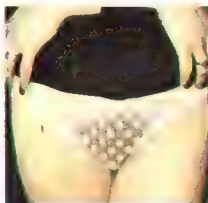


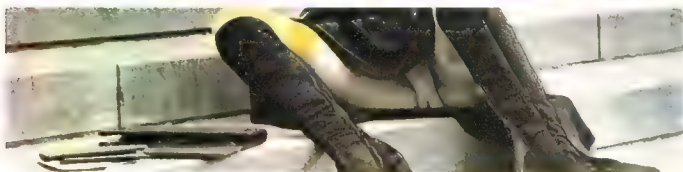


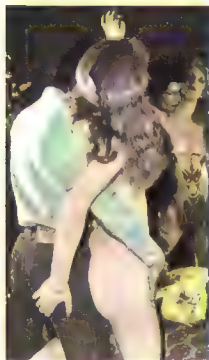
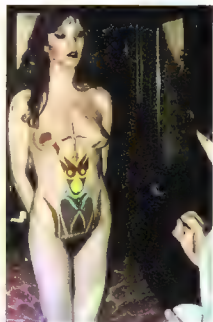
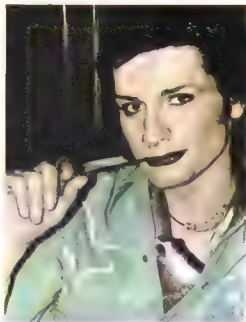
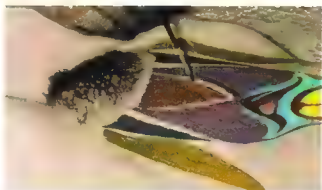
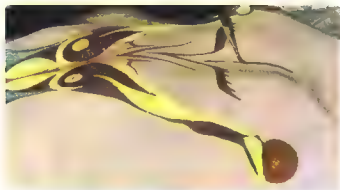


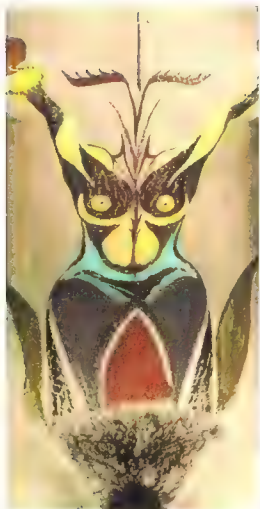


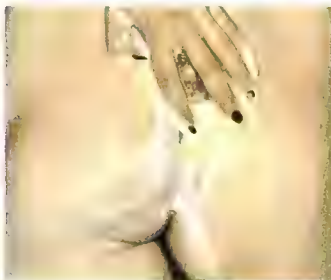
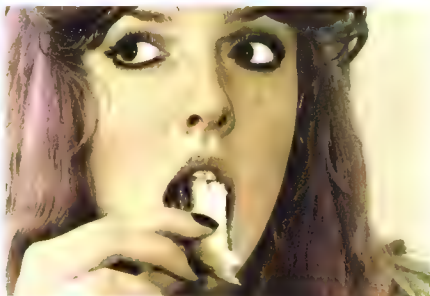
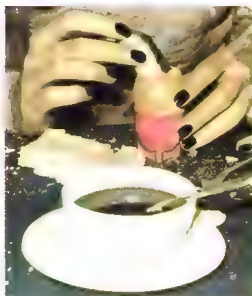


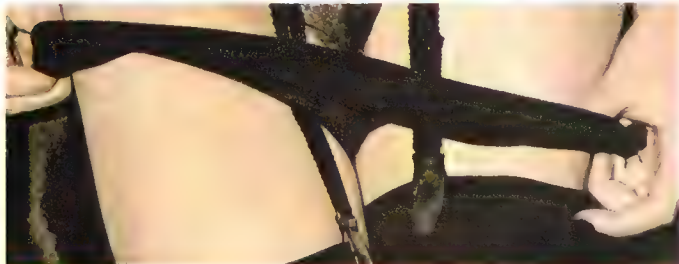


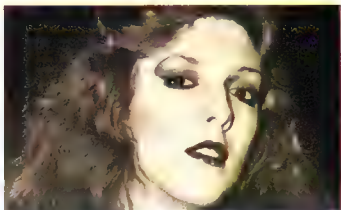
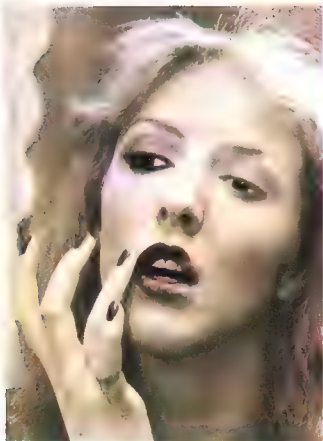
















SCENARIO-IMAGE
JEAN-PIERRE MÜHLSTEIN
MISE EN PAGE
FRANÇOIS BOUET

SAMMY JACKSON

VOUS VOYEZ CA?... C'EST VRAIMENT TROP CON! JE ME SUIS ENDORMI LÀ, SUR CE TROTTOIR... JE SA-
VAIS BIEN QU'ICI ON PEUT PAS S'ENDORMIR COMME ÇA... AILLEURS NON PLUS, D'AILLEURS! C'EST
PAS COMME À LA CAMPAGNE... MOI, JE VENAIS DU TEXAS, OÙ MON PÈRE ÉLÈVE DES POULETS,
LUI, C'EST UN BON TYPE, MAIS LES POULETS, C'EST PAS MON AFFAIRE. J'AI MEILLEUR CARRÈ-
MENT L'USINE, OU N'IMPORTE QUOI.
J'AI VENU À BATON-ROUGE, PUIS À DALLAS, À SCRANTON ET AUSSI À AUGUSTA, FINALE-
MENT, J'AI ATTERRI À NEW-YORK: LÀ, J'AI ÉTÉ UN TEMPS GARDIEN DE NUIT, ILS M'ONT JETÉ
... JE SAIS MÊME PLUS POURQUOI AU JUSTE... APRÈS, J'AI RANGÉ DES CADDY DANS UN CENTRE
COMMERCIAL, À C'ÉPOQUE, JE VOYAIS LA VIE EN NOIR, JE PÉNSAIS QUE J'ARRIVERAIS JÀ...
MAIS À RIEN. J'AI MÊME TENTÉ DE ME SUICIDER... J'AI COMMENCÉ À PIQUER DU MARC DANS
LES RAYONNAGES, J'ALLAIS BOIRE EN CACHETTE DANS LES TOILETTES DU CENTRE, UN JOUR, J'Y SUIS
RESTÉ, RAIDE, LA TÊTE DANS LA CUVETTE DU CHIOTTE. ILS M'ONT TROUVÉ ET ILS M'ONT JETÉ...
SANS MÊME ME PAYER, LES SALIGAUDS! MAIS JE ME SUIS PAS LAISSÉ FAIRE: UN SOIR, JE
SUIS REVENU, J'AI BOUZILLÉ AU MOINS SOIXANTE... DIX CHARRIOTS! EN LES BALANÇANT CONTRE
LES MURS DU CENTRE, Y'EN AVAIT MÊME QUI ÉTAIENT PLEINS DE BOUFFE... ÇA VOLAIT, FALLAIT VOIR.
PAR ENDRITOIS, LES PLAQUES DE BÉTON ONT SAUTÉ! IL A FALLU 11 FLICS POUR M'EMBARQUER,
JE SENTAIS PLUS MA FORCE... SUIS SORTI HIER, J'VOULAIS REPARTIR D'UN BON PIED... PEUT-ÊTRE M'EN
RETOURNER AU TEXAS... MAIS J'AI ACHETÉ CES FLACONS DE MARC ET JE SAIS PAS COMMENT JE
ME SUIS RETROUVÉ SUR CE TROTTOIR... J'AURAIS JAMAIS DU M'ENDORMIR LÀ... DEUX TYPES
SE SONT RAMENÉS, IL FAISAIT NUIT... ILS M'ONT FAUCHÉ MON PARDESSUS ET MES GODASSES
ET ILS M'ONT RÉGLÉ MON COMPTE... Y'AVAIT PAS DE RAISON POUR QU'ILS ME RÉGLENT PAS
MON COMPTE. MON NOM ÉTAIT SAMMY JACKSON... MON PÈRE ÉLÈVE DES POULETS DANS
LE TEXAS, C'EST UN BON TYPE.



DÉVISSÉ A LA MAIN

CA, POUR UNE SURPRISE! ALORS, COMME ÇA, TU FAIS DU SPORT? ... MOI? C'EST TOUTE UNE HISTOIRE...

C'ÉTAIT EN 1960. J'EN SOUVIENS AVEC PRÉCISION: C'EST L'ANNÉE OÙ MON PÈRE A FAILLI MOURIR EMPISONNÉ PAR DE L'ENCRE VIOLETTE À LA SUITE D'UN PARI QU'IL AVAIT FAIT AVEC SON COLLÈGUE DE 9^È, DES PUCEES. PAPA AVAIT DÉFIÉ DES PUCEES DE FLANQUER UNE RACIÉE À UN ÉLÈVE DEVANT DES PARENTS. DES PUCEES AVAIT ÉTÉ RENVOYÉ ET PAPA AVAIT BU UN LITRE D'ENCRE VIOLETTE. C'ÉTAIT LE PARI.

PAPA AUSSI AVAIT ÉTÉ RENVOYÉ, JUSTE AU MOMENT OÙ IL ALLAIT DEVENIR PROF DE C.E.G.

C'ÉTAIT EN 60, PARCE QUE JE ME SOUVIENS QUE PAPA DISAIT SOUVENT À TABLE:

- 1940! A 15 ANS, J'OBtiens, NON B.E.R.C.

- 1950! JE DEVIENS INSTITUTEUR TITULAIRE.

- 1960! JE VAIS DEVENIR PROF. DE C.E.G.

- 1970! PROF. DE FAC.

- 1980, SECRÉTAIRE D'ÉTAT CHARGÉ DES RELATIONS ENTRE LE MINISTÈRE DE LA QUALITÉ DE LA VIE ET LE MINISTÈRE DU TRAVAIL.

- 1990, JE SERAI 1^{ER} MINISTRE

- 2000: PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

HEUREUSEMENT QU'IL Y EUT L'ÉCUEIL DE 1960. SINON, EN 2000, Ç'AURAIT ÉTÉ DU JOLI. JE VOIS D'ICI LE TITRE DE "DETECTIVE"...

« LE PRÉSIDENT FRANÇAIS AVAIT PARLÉ AVEC LE PRÉSIDENT CHINOIS QU'IL SERAIT PAS CAP D'APPUYER SUR LE BOUTON: TROIS SE MAINES DE LAUAGÉ D'ESTOMAC POUR LE PRÉSIDENT FRANÇAIS. »

ENFIN, LE TITRE DE "DETECTIVE" SERAIT PLUS COURT, CAR LES GENS SAUERAIENT DE QUOI IL S'AGIT.

« LE CHINTOCK AVAIT DES COUILLES AU COL. LE PRÉSIDENT JULES PISSE VIOLETTE PAR EXEMPLE. »

QUAND IL ÉNUMÉRAIT LES GRANDES ÉTAPES DE SA VIE, PAPA OUBLIAIT TOUJOURS 1930. JE LUI FAISAIS REMARQUER, ALORS IL ME RÉPONDAIT: 1930, C'EST L'ANNÉE OÙ JE SUG NE... C'EST PAS VRAI, PLUS QUE TU AVAIS 15 ANS EN 1940. HEIN, MAMAN? ALORS IL PRÉNAIT UN AIR TERRIBLE. C'EST L'ANNÉE OÙ JE SUG NE AU CONCEPT DE DÉCENNIE.

CE QUI, LA TUÉ, PAPA, C'EST QU'IL AVAIT UNE VISION GRIMPAUTE, COMME IL DISAIT, DE LA DÉCENNIE.

UN JOUR, IL M'AVAIT EXPLIQUÉ QUE DANS SA TÊTE, IL SE FAISAIT UNE IMAGE DU TEMPS. LA FORMATION DU MONDE, LES ÈRES, LA PRÉHISTOIRE, L'AVANT J.C., LES DEUX MILLE ANS QUI SUIVENT, TOUT ÇA AVAIT UNE FORME DANS SON CERVEAU, IMPOSSIBLE À DÉCRIRE, MAIS ÇA MONTAIT!

LES SIÈCLES, C'ÉTAIT COMME DES PILES DE DIZAINES D'ANNÉES, DE PLUS EN PLUS PRÉCISES À MESURE QU'ON APPROCHAIT DE LA NOTRE.

ALORS, QUAND IL A ÉTÉ VIRE DE L'ÉCOLE, ÇA ÉTÉ AFFREUX POUR LUI. BRUSQUEMENT, IL FAISAIT PLUS PARTIE DE L'HISTOIRE COSMIQUE, IL POUVAIT PLUS EMPILER SES DIZAINES AU RYTHME DU GRAND EMPILAGE.

D'ESÀ, IL AVAIT EU DU MAL À ADMETTRE QU'IL NE COMPTAIT PAS LA FIN DE L'HISTOIRE; À PRÉSENT, IL ÉTAIT MEME PLUS DANS LE RYTHME!

À L'HÔPITAL OÙ ON LUI LAISSAIT L'ESTOMAC, ON DIT QU'IL SE LEVAIT LA NUIT POUR LAISSER REBOIRE L'ENCRE QU'ON LUI AVAIT RETIRÉE DANS LA JOURNÉE. C'EST D'AILLEURS DEPUIS CETTE ÉPOQUE QUE DANS LES HÔP-

TAUX, LES CONTENUS D'ESTOMAC NE SONT PLUS CONSERVÉS, AU GRAND DAMN DE LA SCIENCE.

QUAND IL EST SORTI, IL NOUS A EMMENÉS MAMAN, MA SŒUR ET MOI, DANS UN AUTRE PAYS QUE JE ME RAPPELLE PLUS. ON S'EST ENFONCÉS DANS UNE FORÊT, PAPA NOUS A FAIT COUPER DES ARBRES ET CONSTRUIRE UNE MAISON EN RONDS.

IL ÉTAIT DEVENU QUELQU'UN D'AUTRE. IL NE PARLAIT PLUS D'AVENIR, NE PARIAIT MEME PAS. SA CONVERSATION N'ÉTAIT PLUS CONSTRUITE QUE DE MONOSYLLABES.

SI, UNEFOIS, UNE SEULE IL NOUS A PARLÉ, COMME AVANT. LES DIZAINES ET LE PARI, C'EST L'ANTI-VIE, C'EST LE BOUFFE-TEMPS. À UN, ON ATTEND AD, AU PARI, ON ATTEND LE RÉSULTAT.

IL A DIT ÇA EN LANCANT DES POSTILLONS DE LIÈVRE CRU. ÇA ÉTÉ FINI QUESTION PHILOSOPHIE. IL A MARMONNÉ "ON CASSE TOUT" ET ON A CASSÉ NOTRE BARAQUE. IL NOUS A ENTRAÎNÉS PLUS LOIN DANS LA MONTAGNE, DANS UNE GROTTE, PAS LOIN D'ICI.

IL EST MORT BOUFFÉ PAR UN OURS, MA MÈRE AUSSI, EN ACCOULCHANT D'UN MORT. QUANT À MA SŒUR, ELLE? EST ENFUIE UN JOUR AVEC DES ALPINISTES QUI ONT DÉVISSÉ UN PEU PLUS BAS.

MAIS, DIS DONC... C'ÉTAIT TOI QUE DESPUCEES A DÉROUILLÉ, ET C'EST DONC PAR TOI, QUI RECEVAIS MES CONFIDENCES, QUE LE DIRECTEUR EST REMONTÉ JUSQU'À MON PÈRE... TU SAIS QUE T'ES UN BEAU SALAUD, QUE SI JE SUIS LA, C'EST À CAUSE DE TOI, QUE J'AI PAS BOUFFÉ DE PLUS HUIT JOURS ET BASE DEPUIS JE SAIS MEME PLUS QUAND?

ALORS, TU ME LAISSES TA GAMELLE ET TA BONNE FEMME ET JE COUPE PAS LA CORDE.

Hugot



CARNETS DE VOYAGE



LA CAVALERIE, MORNE PLATEAU

Quand on arrive à l'entrée du Larzac, par la départementale qui vient de Nant, par chez moi, on sent déjà l'odeur. Le militaire sent des pieds, sent du poil, sent du bide et du képi. Ça pue si fort que les moutons semblent inodores à côté. Ce petit village a pu être charmant, on n'en voit rien du tout. Il n'en reste rien, que les murs de l'ancienne forteresse.

Quelques maisons en bord de route, aux volets inexorablement clos. La N.9 traverse le village, perpendiculaire, en direction de Millau ou Montpellier, villes encore sympas. Tout le long des deux routes, les étapes de la mort. Volets pendants ou fermés, façades blanches (en campagne, le blanc est couleur de la mort : là où passe le crépi blanc ou la caravane albâtre, le touriste est accroché comme la faux aux doigts serrés d'un spectre), lambeaux de murailles, poussière inexorable, végétation nonchalante, portes démolies, carreaux cassés, enseignes effacées. Ça et là, quelques maisons ouvertes, deux ou trois ; un bar-à-soldats tout clinquant de son enseigne de snack-à-frites ou une épicerie fournisseuse de bière à-bidas ; quelques vieux qui ne se décident pas à mourir avant l'hiver.

Le village, lui, est mort depuis longtemps, vidé de son sang par l'installation du premier camp militaire du Larzac. Plus de pay-

sans, plus de commerçants. Plus de commerçants, plus personne. A La Cavalerie, dérisoire symbole, le BAR DE L'AVENIR EST DEFINITIVEMENT FERME. Il y a quelques années, le pouvoir a voulu étendre le camp de plusieurs milliers d'hectares, donner tout le plateau aux militaires. On sait la suite : résistance des paysans, des populations, trahisons des élus, solidarité nationale puis internationale, squats et labours. Les militaires n'ont presque rien ramassé du gîte convoité. Les squatters cultivent les champs, élèvent les moutons, donnent un souffle au paysage, maintiennent la vie - dure, ingrate, mais belle - sur ce plateau perdu.

La Cavalerie est l'avant-poste des militaires. C'est de là que tout part. Mais c'est à Millau et dans les bourgades environnantes qu'ils se montrent. Autant ils étaient discrets autrefois, du temps des grands rassemblements d'été et des moissons sauvages sur des lieux interdits, autant aujourd'hui, huit mois après la défaite de la gauche aux élections, ils paradedent, font gentil gentil avec les populations gèdes. Fraterniser pour mieux frapper, voilà la tactique, frapper les 103 paysans qui résistent, et dont quelques-uns ont faibli avec le temps. Les autorités locales aident l'armée en ménageant les paysans. D'un côté on se montre en leur compagnie, de l'autre on fait construire des logements pour les légionnaires installés depuis septembre. Telle

est la manière du maire de Millau, qui balance sa veste au gré des basculements politiques. Son étiquette importe peu, les collabos ont toujours la même couleur : grisaille. Cette grisaille qui a envahi toute la région, qui dévore les maisons et les champs, et pas seulement les jours de pluie.

Désormais, le Larzac sait qu'il est condamné. Sur le papier, en tout cas. Le pouvoir a le champ libre pour plusieurs années et la résistance s'émousse au fil du temps, surtout que les paysans ne sont plus aussi soutenus que lorsqu'ils étaient à la mode. On se retrouvait au Larzac comme on allait aux Baléares, mais ça va une année ou deux. Ne restent - et c'est peut-être tant mieux - que les motifs politiquement. Récemment, le nouveau préfet a décidé de céder deux communes entières à l'armée, dont justement La Cavalerie, et les paysans qui y vivent encore vont être expulsés. Cela a redonné un coup de fouet à la lutte, mais les moyens ne changent pas vite : quatorze font la grève de la faim, à l'heure où j'écris, dans la cathédrale de Rodéz. Cette fois encore, la non-violence risque d'avoir le même résultat qu'elle a eu partout ces temps derniers : elle chauffe le cœur mais fait perdre la bataille. Tout près du Larzac, les paysans de Naussac, magnifique vallée de Lozère, vont voir leurs terres englouties sous les eaux d'un barrage inutile. Le combat, placé sous la direction de curés



à grande gueule, a été mené dans la tradition de la résignation polie. Les bulldozers sont passés.

Néanmoins, les 103 du Larzac sont combattifs. Une coordination repart, il y a même un comité Larzac à Paris, assez remuant : 14, rue de Nanteuil, 5^e, tous les soirs de 18 à 20 h, tél : 531.43.38. Quelques paysans ont cédé des terres récemment, mais ils n'avaient pas le choix : elles étaient enclavées dans les 800 ha que le maire avait vendu à l'armée. Et les haines familiales, ancestrales, courantes en milieu pauvre, n'arrangent pas les choses. Mais depuis quelques

semaines, c'est plus positif : 5 000 personnes sont venues, en octobre, labourer des terres condamnées. Elles ont encerclé une ferme tenue par des militaires, labouré leur terrain de foot, fauché les radios-téléphones des R.G., enfin, le moral est bon.

On peut penser ce qu'on veut du combat des paysans du Larzac. Ils l'ont défini eux-mêmes et ce n'est pas à nous de les critiquer ou de les conseiller. Disons simplement que le pessimisme est mauvais, la conjoncture pas fameuse, et le pouvoir lassé d'attendre. On peut donc penser que l'année 79 sera décisive pour tout le monde, les paysans, l'ar-

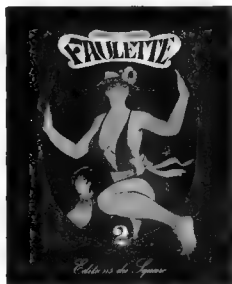
mée et les citoyens. C'est un test de résistance à la militarisation du pays. Si le Larzac tombe, la France entière trébuche. Plus rien n'arrêtera les militarisateurs. Ils vont bétonner routes et consciences comme en terrain conquis. Tout le pays. Tout un pays à l'image de La Cavalerie. Il y aurait de quoi rendre antimilitariste un colonel.

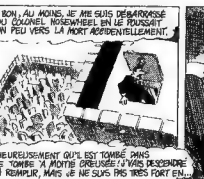
Théophraste Epistolier
(Photos : Christine Poutout)

PS : Un canard de contre-information utile et bien fait, un des plus vieux du genre : *Garda-rem Lo Larzac*, Potensac, 12100 - Millau.

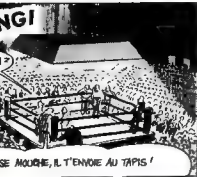


UN CADEAU
DE FIN D'ANNÉE
INOUBLIABLE!
**TOUT
PAULETTE**
en 2 volumes
Couverture cartonnée
grand format
ULTRA CHIC!
★ 95^F PIÈCE









VAS-Y DOUCEMENT, PENDANT UN ROUND OU DEUX

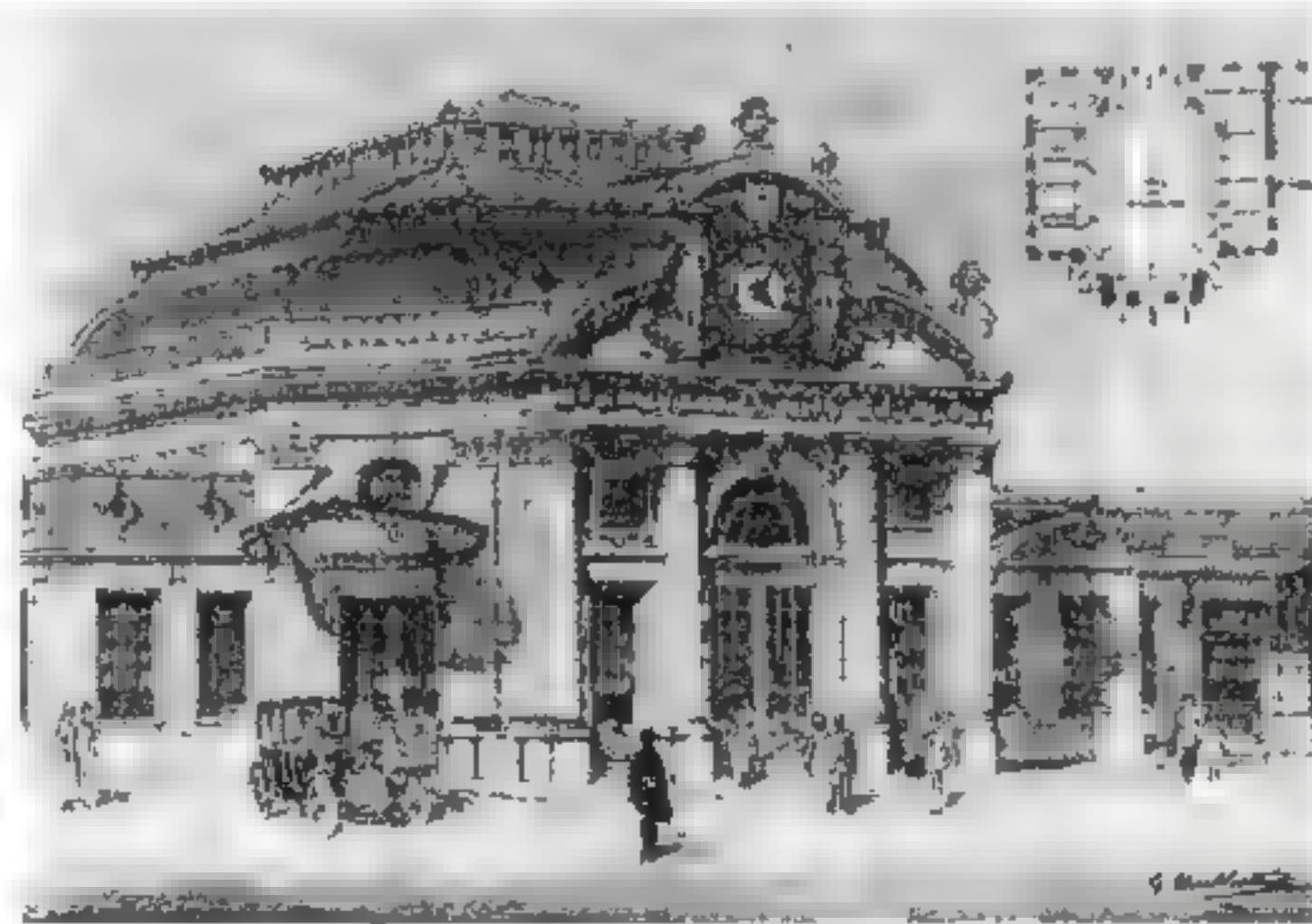
MAIS FAIS GAFFE À SON MOUCHOIR !

... S'IL SE MOOCHÉ, IL T'ENVOIE AU TAPIS !

LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE



Midland Grand Hotel



Gare de Chantilly

De la musique militaire contemporaine

Ma mère, un jour, devait m'avouer que, jeune fille, lorsque la fanfare de la « Royale » défilait dans les rues de Rouen, toutes ses semblables et elle-même se précipitaient au balcon. C'était, précisons-le, à la veille de la guerre de 14/18.

J'avoue, pour ma part, ne pas détester l'entraînante musique militaire. Les fifres de Brandebourg, certaines marches d'Ancien Régime et les lancinants « bagpipers » des régiments écossais enclenchent en moi une irrépressible envie de marcher au pas cadencé. Même, je me souviens, enfant et m'y soumettant, avoir percuté un réverbère. Il faisait froid, c'était l'hiver, et j'eus très mal à l'oreille... Toutefois, si j'intégrais - douloureusement - une connaissance « percutive » au niveau du vécu, je ne devais cependant pas - ni par la suite - être traumatisé par la percussion des tambours et des cymbales, bien au contraire.

Chaque fin de mois démobilisatrice, pourtant, de mon immeuble-bordure-de-la-gare-Montparnasse, je remets en question mon goût pour ladite zizique... C'est que dans la nef à ciel ouvert de la cathédrale des murs-rideaux (1), le moindre chuchotement a des résonances épidauriques, et les « zéros » beuglés des quais, inévitable évolution ou signe des temps, heurtent désagréablement mes oreilles... D'abord et en chœur fermement psalmodiés (2), ceux-ci, au fur et à mesure que s'étire la journée, s'avinent en de rauques et individuels appels... désespérés ! Et des militaires bretons fraîchement dé-

mobilisés, les gaéliques dispositions au chant s'altèrent par gorges et gosiers sans doute trop désaltérés. L'enfer phonique, parfois, dure plus de trois jours. De 9 à 23 h, heure du dernier train. Certains le ratent, endormis sur le quai. Vers 4 h, alors, un ultime « zéro » vient glacer la nuit ! Non, dans sa forme contemporaine, je n'aime plus, je crois, la musique militaire.

(1) Il s'agit des dix-sept étages de l'ensemble « Maine Montparnasse » qui, sur trois côtés, cernent la gare

(2) Sur l'air de « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... »

Des gares (1)

Outre son extrême qualité, à mes yeux, le principal mérite de cette exposition fastueuse (2) sur les gares est de vous les faire découvrir ou redécouvrir. En effet, mais en catastrophe, on s'extrait le plus souvent d'un taxi pour s'engouffrer dans une gare et, impatient si non pressé, on sort d'une gare pour s'engouffrer dans un taxi. En dehors des dangereux mini-tracteurs postaux qu'il importe d'éviter tout en déchiffrant, au galop, l'affichage des départs, que voit-on ? Rien ! Cent fois, j'ai traversé Charing Cross ou « Milan ». Il aura fallu la magie de cette exposition-mémoire pour me convaincre que j'en ignorais les facades. Dès lors, hagar, j'errai tel un revenant parmi (3) les documents d'un éclectisme admirable et balbutiai de honte et de joie tout à la fois. Honte d'oubli impardonnable, joies de me les révéler dans la quiétude négligente des trains qui ne partent pas. Les strophes exaltantes de la cantate d'Hector Berlioz (4), soudain, me revenaient en mémoire et, rageuses, martelaient mes tempes :

Des merveilles de l'industrie, (5)
Nous, les témoins, il faut chanter la paix,
L'ouvrier, le roi, la patrie,
Et le commerce et ses bienfaits

Les vieillards devant ce spectacle,
En souriant descendront au tombeau,
Car à leurs enfants, ces miracles, (5)
Font l'avenir plus grand, plus beau !

... Je ne crois pas que le commissaire de l'exposition des gares soit un vieillard. Fut-ce en souriant, je ne pense pas que, dans l'immédiat, son souci soit de descendre au tombeau. En revanche, avec ce genre d'exposition miraculeuse, il fait, aux grands enfants que nous sommes - ooh ! - et à défaut d'avenir, le quotidien plus grand, plus beau !

Jeunes gens qui, chaque mois, avez le bonheur de me lire, de ces architectures de rêve courez nourrir l'exaspérante vacuité de vos conformistes cultures !

(1) A partir du 13 décembre 1978, au C.C.L., Centre Pompidou.

(2) Je dis fastueuse, car vous pourrez y voir, entre autres, une maquette au dixième du hall de la gare centrale d'Anvers (arch. de la Censerie, ing Ciselet) de 6,40 m de hauteur et de 36 m² au sol, don du gouverneur de la province Saisissante

(3) Je devrais dire « dans les documents », tant leur profusion est grande

(4) Paroles de Jules Janin. Cette cantate fut exécutée à Lille le dimanche 14 juin 1846, pour l'arrivée du premier train Paris-Lille

(5) Ce sont, bien évidemment, des gares

Paris-Berlin, ou plutôt Berlin-Paris

Comme sculpteur, je fis essentiellement appel à Josef Thorak... J'employai également l'élève de



Teri Wehn-Damisch



et Pierre Desjons

Maillol, Arno Breker. C'est lui qui, en 1943, servit d'intermédiaire quand il s'agit de transmettre à son maître la commande d'une sculpture qui devait trouver sa place à Grunewald (1)...

Tout a été dit, redit et bien dit, sur cette exposition où, après une longue période d'amnésie post-hitlérienne, les Français découvrent - enfin et à domicile ! - l'apocalyptique bouillon de culture weimarien : eau glauque, parfois putride, dans les remous de laquelle toute notre « modernité » fut conçue en même temps qu'auto-détruite.

Seul regret, que Willem avec moi partage (2), pourquoi ne pas avoir « couvert » la période de 33 à 45 ? Sans doute pour ne pas avoir, comme plus haut, à se souvenir de la période nazie... Peut-être, aussi, pour ne pas devoir exposer des H.L.M., exaspération logique des théories du Bauhaus... ? Peut-être également pour mieux pouvoir taire le nom de Tessenow dont certaines visions et enseignements, théories au delà des néo-classicismes hitlériens, soviétiques ou américains (3) et de l'inhumanité des villes-tours chères aux sous-Gropius parisiens, redeviennent prodigieusement d'actualité... (4). Bel exemple, en tout cas, de lâcheté culturelle déguisée en rigidité intellectuelle, « traitons périodes par périodes », alors que tout s'enchaîne inexorablement et que, seuls, les enchaînements sont fabuleux. Quoi qu'il en soit, dans leur série de quatre émissions « Paris-Berlin » (5), Teri Wehn-Damisch et Pierre Desjons sem-

blent avoir voulu aller plus loin, et ce n'est pas le moindre de leurs immenses mérites...

Dans une furieuse explosion d'images, sur un scénario quasi freudien où les paradoxes clarifiants abondent, d'elles-mêmes les zones d'ombres s'illuminent et apaisent notre frustration. L'irrationalisme annonciateur du na- et la quête fonctionnelle d'un d'une Bauhaus sans issue ici s'enchevêtrent au rythme de ballets insensés, de vivante « nouvelle objectivité » et de documents inédits que lie, fatale continuité, une actuelle et admirable photographie-



vision de nos environnements permanents. Si j'ajoute que le tout et le plus souvent - est passé à la moulinette d'un humour dévastateur, pas un instant je ne doute qu'en cette fin décembre vous ne mettiez en veilleuse votre sottise vie mondaine pour rester vissé devant vos récepteurs de TV.

Le seul reproche à faire à cette série serait de ne pas avoir montré l'indifférence des masses prolétaires, provinciales et bourgeoises à cette intense et foisonnante subversion culturelle que souligne, en ces époques, l'extraordinaire renouveau de l'opérette en Allemagne... *Wiener Blut*... Mais le propre des créateurs n'est-il pas de quelque peu mythifier l'absurde réalité ?

(1) Speer, Mémoires

(2) Revue de presse, « Charlie-Hebdo » n° 409

(3) Dans son livre « The Architecture of America », publié en 1961, John Bur chardt, doyen de l'Institut de Technologie du Massachusetts, affirme avec raison et contrairement à l'imbécile concerto des idées reçues : il y avait peu de différence entre le goût fasciste et le goût communiste et le goût démocratique tout au moins dans leur expression officielle

(4) Heinrich Tessenow, de même que Gropius, Mes van der Rohe, Sharon Mendelsohn, Taut Behrens et Poelzig Tessenow, appartient au groupe Der Ring. De même que Poelzig dirigeait un séminaire à la Haute Ecole Technique de Berlin Charlottenbourg

(5) Programmées sur A2 à la fin du mois de décembre 78 et au début janvier 79, ces quatre émissions de 45 minutes ont été co produites par la S.F.B. (Sender Freies Berlin) et A2

J.-M. de Busscher

De la manière d'autopsier une époque

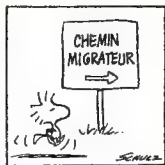
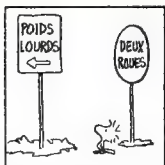
PEANUTS







© 1977 United Feature Syndicate, Inc.
All rights reserved. Reprinted by permission of United Feature Syndicate, Inc.



FERMEZ VOS GUEULES ET LISEZ...

Vous allez rue du Cherche-Midi. C'est pas à quatorze heures, c'est dans le 6^e arrondissement. Et étant dans le 6^e, c'est pas en province, la province ça n'existe pas. C'est à Paris. C'est donc dans cette rue dont le nom paraît avoir été inventé par Marcel Aymé, au numéro 13, qu'Harlin Quist a ouvert une boutique ce printemps. Mais le grand lancement, avec quoquète et tout, caviar à la louché et petits fours au kilo, ça devrait avoir lieu (ou ça devrait avoir eu lieu, tout dépend de la programmation de cette chronique, éternel suspense) en novembre...

Pourquoi on parle de considérations aussi basement matérielles qu'elles ont carrément l'air d'être de la pube pas déguisée, ce qui ferait soupçonner le signataire de ces lignes d'avoir été grassement arrosé ou humidement grasse, si les lecteurs étaient aussi mauvaise langue et aussi teigneux qu'on pense qu'ils sont ? D'abord parce qu'on n'a pas peur de la diffamation, et puis parce qu'un bouquin, fût-il pour la jeunesse saine et débarrassée de toute contingence matérielle, c'est quand même quelque chose qui se fabrique, qui se vend, qu'on achète...

Et les livres qu'Harlin Quist, on a envie qu'il s'en achète, donc on voudrait qu'ils soient connus, donc on a pas honte de leur donner un petit coup de pouce plein d'encre, en allant même jusqu'à leur consacrer toute une double page. Harlin Quist, ça existe depuis une quinzaine d'années ; au départ, je suppose que c'est un monsieur, avec deux bras, deux jambes, une moustache et tout, mais maintenant, on pense à Harlin Quist comme à une maison d'édition comme une autre. Je suppose qu'elle est comme une autre, mais avec quand même au moins quelque chose en plus : une constante dans la qualité qui est vraiment rare dans le métier.

Mais qualité, qu'est-ce que ça veut dire ?

Tout en me rendant bien compte que la notion peut être très subjective, il est indéniable qu'il y a une manière Harlin Quist, et que ça, déjà, c'est un commencement de preuve : quand on sait ce qu'on veut, en général on le

fait bien. Et il est indéniable qu'un bouquin d'Harlin Quist, on le reconnaît au premier coup d'œil... Pourtant il y en a de tous les formats, des brochés et des cartonnés, des qui font une dizaine de feuillets, d'autres qui vont jusqu'à cinquante bien tassés. Les dessinateurs aussi ont des styles très divers, qui vont du léché photographique jusqu'à une stylisation qui fait penser au graphisme à la Tante Lenny.

Mais c'est que le « style » Harlin Quist procède d'une unité qui va bien au-delà d'un simple typage purement formel. C'est l'emploi systématique des dessins pleine page, c'est l'éclat des couleurs employées, c'est le jeu avec la typographie, c'est l'utilisation de l'imaginaire dans les « histoires », qui va bien au-delà du culcisme trop souvent en usage, c'est un discret didactisme qui ne va pas dans le sens « sois sage et tais-toi », mais au contraire est secrètement subversif, c'est enfin une fantaisie, au plein sens du terme, qui éclate dans tous les ouvrages...

J'ai souvent dit ici, et je le répète, que la notion « ouvrages pour enfants » me semble être une contre-vérité totale. Naturellement, en cas d'œuvres purement littéraires, cette profonde pensée doit être affinée, car il est bien évident que le texte seul fait appel à des références culturelles – et tout simplement à une compréhension de la phrase écrite – qui ne sont pas innées, mais s'acquièrent peu à peu... On peut difficilement donner à lire Marcel Aymé ou Michel Tournier, si bon que ce soit, à un enfant de huit ans. Mais pour ce qui est de l'image (qui doit être capable de raconter ou, au moins, d'évoquer, même s'il y a peu ou pas de texte à côté), les références vont droit au vécû et, plus profondément encore, à l'imaginaire, qui est le fantasme (ou la psychanalyse sauvage) du vécû. Et ça, le mioche peut l'appréhender très vite.

Ce qui est bien chez Harlin Quist, c'est que tous les bouquins publiés, et je dis bien tous, peuvent à la fois être compris et aimés par les tits enfants à partir de 3-4 ans – à moins qu'ils n'aient subi un lavage de cer-

veau intensif à coup de Poulbots, de Walt Disney (1) et d'albums du Père Castor (2) – et par les vieux jusqu'à 107-108 ans, à moins qu'ils aient leur carte de l'URP ou du parti communiste.

À l'origine, Harlin Quist est une boîte new-yorkaise. Mais New York étant comme on sait le centre du monde, les écrivains et graphistes qui collaborent aux albums ne sont pas tous Américains – il n'y en a en fait qu'une minorité –, mais viennent de tous les pays, et particulièrement, cocorico, de France. Par exemple, David Mc Neil, qui est Breton malgré son patronyme, et qui chante (on parlera de lui dans une prochaine rubrique « chansons »), a fait avec ses complices, plusieurs albums. Pour ce qui est des graphistes, et c'est tout de même le principal, il faut citer Patrick Couratin (qui fait aussi la maquette de la plupart des bouquins) avec son gouaché très précis, presque surréaliste, qui évoque parfois Magritte, Henri Galaron, plus naïf, Claude Lapointe, un des meilleurs graphistes du terroir, et bien sûr Nicole Claveloux, cette fabuleuse coloriste... Mais une des particularités des albums Harlin Quist est aussi de sortir des livres illustrés par des tas de dessinateurs différents...

On va maintenant citer quelques titres en vrac, en vous rappelant bien que ce n'est pas une sélection, mais seulement un aide-mémoire.

La raison des plus grands n'est pas toujours la meilleure, texte d'Albert Cullum, c'est une série de trente réflexions d'enfants, sur la difficulté d'être (enfant), sur l'incompréhension des parents, les mystères du monde... À chaque fois, une phrase illustrée d'un dessin pleine page (par une dizaine d'artistes différents). Je vous donne celle-là : *Mon papa part souvent, il va revenir... Vous verrez, il va revenir... Il n'aurait pas laissé toutes ses chaussures dans le placard. Souvent, je reste là, avec toutes les chaussures de mon papa. Et le dessin montre une petite fille tristounette, assise dans un placard sombre, à côté de vieilles paires de godasses. Il y a des montages plus directement si-*

PENDANT QUE J'REGARDE LA TELE



Henri Galeron « Ça n'a pas d'importance »



Patrick Couratin « Les méfaits du tabac »



Claude Laponie « C'est pour ton bien »

gnifiants (sur le sexe, le racisme), d'autres plus symboliques, mais ce simple extrait donne bien la tonalité à la fois nostalgique et acérée du livre.

Mort à l'homme, c'est un texte d'Alain Hervé (celui du *Sauvage*) sur le massacre des animaux – les cétacés surtout – et l'usage alimentaire ou industriel qu'on en fait. L'album est de grand format (26 x 26), et magnifiquement illustré par Jacques Rozier et Monique Gaudriault, avec des pastels très doux, étonnants, qui contrastent avec la violence du texte – mais des images trop violentes auraient été redondantes et insupportables... À offrir à un enfant dont le père est chasseur.

Mais quelle idée ! (de Anne Cornu et Mona Richez, avec des illustrations de toute la bande), c'est l'idée que se font les bambins du monde des adultes, à travers une douzaine de planches commentées. C'est beaucoup plus gentillet que *La raison des plus grands...*, mais c'est souvent charmant, comme la planche-séquence où les enfants veulent tirer leurs parents du lit : *M'man, P'pa, faut se lever ! Pourquoi dormez-vous encore ? On voudrait déjeuner ! Ne faites pas les morts...*

Ces trois bouquins font partie de ceux qu'on pourrait appeler didactiques. Mais l'absurde à l'état pur vaut aussi le détour. Un bel exemple en est *Chut !* (texte et peintures de Patrick Couratin), qui évoque en une dizaine de planches somptueuses des rencontres impossibles entre animaux et objets : *Pour une raison inconnue jusqu'à ce jour, Colette, pomme véreuse de son état, voulait communiquer avec Henri et Maurice, chaussures, nées de père javanais et de mère italienne, et habitées chacune d'un pled recouvert d'une chaussette.* On peut penser à Ionesco (sans doute parce qu'un rhinocéros a un rôle important !), et c'est dans cet album que Couratin est le plus près de Magritte.

Quand (texte et images de Henri Galeron) est une suite de variations sur des inversions (type : *Quand les carottes mangeront les ânes, ou Quand les pucés auront des chiens*). Ça ne va pas plus loin, mais c'est rigolo.

« **S** » comme *cinglé*, c'est tout simplement l'alphabet, chaque lettre faisant l'objet d'une compagne (due à David Mac Neil) et d'une letrine illustrant la compagne... L'ensemble des compagnes forme une véritable histoire, les dessins de Jösef Sumichrast sont très marrants, et le tout est extrêmement astucieux. *Au Nord, l'hiver est un peu rude. On le passa à Mexico – C'est là qu'on a pu faire le O – Chez un cheval nommé Gertrude...* C'est du Mac Neil, ça !

Il y en aurait encore des tas à citer, comme cette série de délicieux petits albums brochés (format 11 x 18), où on passe du didactisme gentil (*C'est pour ton bien*, images de Claude Laponie), où les enfants ironisent sur ce qui est soi disant bien pour eux) au fantastique (enrichi de *Lubie ou pas lubie* (avec de belles peintures surréalistes de Keleck), en passant par la cruauté ironique de *Dracula spectaculaire* (images de Nicole Claveloux), où King-Kong et Dracula viennent faire de la figuration... Il y a encore ces quatre minuscules bouquins (9 x 9) qui racontent chacun une histoire de cheval (encore les rimailles bizarres de David Mac Neil), et puis *Le 14^e Dragon*, avec une étonnante galerie de monstres dus à un peu tout le monde, et toutes les histoires de Grabote, la petite fille en robe bleue à pois noirs qui rêve tout éveillée (Nicole Claveloux, encore), et d'autres que j'oublie...

Jusqu'à présent, les bouquins d'Harlin Quist, mal distribués, se vendaient péniblement à 5 000 exemplaires, alors qu'aux États-Unis, certains titres atteignent les 150 000. Y'a pas de justice. Espérons que ça va changer. Et en plus, c'est pas cher : 30 F les albums les plus luxueux ; 8,50 F les plus petites brochures genre *Dracula spectaculaire*. On s'arrête là, on a fait ce qu'on a pu.

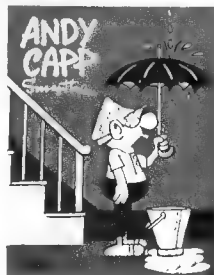
Andrevon

(1) Je n'ai rien contre Disney, j'en ai contre ceux pour qui Disney est le seul et unique matériau à donner en pâture aux chers petiots

(2) Ouais, il y en a parfois des bons, je sais

LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.

REISER
VIVE LES FEMMES!



DOMMAGES DE GUERRE

CRAUTY - Le Gaze



Avant la grande guerre



et après la différence

Pour parvenir à Chauny, quoi de plus commode que l'utilisation systématique de toutes les ressources de notre splendide réseau ferroviaire ? Un parcours insouciant, que ponctue le staccato léger de la micheline ; l'exquis crissement des freins suivi de l'automatisme chuintant mais libérateur de la portière... Et vous y voilà ! Une des voies royales de l'architecture de Dommages de Guerre s'ouvre à vous, la Chaunoise, une des plus belles !

Les édifices et édicules dont, ce mois-ci, je vous propose l'étude, quoique diversifiés, forment un ensemble qui, comme aimait à le rappeler Valéry à propos de tout autre chose, manifeste à la lumière l'œuvre combinée du vouloir, du savoir et du pouvoir de l'homme. La gare (de moyen trafic), le complexe hôtelier (de dimensions humaines) et la vespasienne, sur laquelle j'ai voulu poser un double regard (périodes pré et post-électorales) afin de mieux éclairer la vie muni-

pale de ce bourg captivant, emporteront donc, d'emblée et dès sa descente du train, l'adhésion du visiteur le plus exigeant. Privilégié par cet accueil architectural de qualité, notre esthète contiendra mal son émotion... En conséquence, nous commencerons notre analyse par les toilettes de la place de la Gare (1).

Une fois dans l'urinoir, ce qui va immédiatement surprendre le voyageur rendu incontinent par excès de sensibilité, c'est l'audace sincère de la marquise en ciment. Aussi bien, passés les délices d'une saine miction et devant tant de désinvolture architecturale, nombreux seront ceux qu'un sentiment de crainte risque d'envahir (2).

Quoi ! Point de colonnes... Et encore moins de consoles ! Mais alors, ce ciment est-il armé (3) ? feront remarquer les plus observateurs, cependant que tous, les mains à présent libérées, seront tentés d'impulsivement protéger leurs pauvres têtes. Etre tenté,

étant, bien sûr et sur la foi de témoignages autochtones, un euphémisme ! En réalité, la plupart craquent ! Et si certains, conscients de leur ridicule, calment et dans l'espoir de reprendre quelque empire sur eux-mêmes, se raisonnent en se remémorant les innombrables exploits de la technologie française dans les années vingt, d'autres, semblant ne vouloir accorder aucune confiance à nos ingénieurs, fuient à toutes jambes le ciel, pour eux insolent, de cette marquise... Pourtant, des interminables, le seul souci de celui-ci n'est-il pas de les protéger ?

Ce sera donc en état de choc ou, pour les plus intrépides, de traumatisme léger, que nous nous verrons forcé d'aborder la gare. Certes, ces conditions ne sont pas les plus favorables pour, de cet édifice d'intérêt public, goûter l'équilibre insensé. Toutefois - à quelque chose malheur est bon (4) -, cette tension qui, encore, tараude nos nerfs, va nous offrir l'opportunité d'une inter-



Période pre



et post-électorale, 1^{er} apaisement

Caté
LE JOURNAL DE CATHERINE n° 11 20 F
LES AVENTURES DE MADAME POMPIDOU n° 121 (épave)
LE GRAND DOUGHOU (il y avait un autre) n° 201 (épave)
LE GRAND DOUGHOU EN VACANCES n° 202 20 F
MON BEAU n° 45 20 F
A BAS TOUTES LES ANIMÉS n° 25 F
CATHERINE SANTE AU PAF (hors série) 20 F

Al Capé
LTL ARNER n° 131 20 F

Carmine
LE SAVOIR VOUS ? n° 51 20 F
LE SARTRE-VOUS ? n° 52 (épave) 20 F
LES AVENTURES DE CÉLU n° 34 20 F
LES AVENTURES DU PETIT JÉSUS n° 27 20 F
ET LE SINGE DEVINT CÔTE n° 22 (épave)
LE CON SE SURVIVRE n° 37 20 F
LES AVENTURES DE NAPOLÉON n° 46 25 F
OU D'AMÉRIQUE n° 57 20 F

Professor Charon
LES JEUX DE CON DU PROFESSEUR CHORON n° 7) 20 F
LES PICHES BRICOLAGE DU PROFESSEUR CHORON n° 85) 30 F

Cat
LE DERNIER BALCON DU CON CAUSE n° 42 20 F
ET MOI, POURQUOI J'AI PAS UNE BARBE ? n° 23 20 F
LES VIEILLES PUTES n° 54) 25 F

Duflot de Ton
ON PEUT COCHER, CHÉF ? n° 26) 20 F

Emmanuel
LA VIE DES GENS n° 11) 20 F
OU ON VA ? J'EN SAIS RIEN, MAINE ON VA n° 28) 20 F

Gabé
IL EST TROP n° 4 20 F
IL EST TROP INTELLECTUEL n° 31 20 F
L'AN DU 15 n° 15 (épave)
REPORTAGES n° 28) 20 F
17 ROMANS-PHOTOS n° 33) 20 F
UNE PLUME POUR CLOVIS n° 40) 20 F
OUEST-CE QU'IL JOUE LA ? n° 47) 25 F
CRONCHER DANS L'EAU n° 58) 20 F

Pinchard et Wollast
PAULETTE (Tome 1) n° 10) (épave)
PAULETTE (Tome 2) n° 11) (épave)
LE MARIAGE DE PAULETTE n° 31) (épave)
PAULETTE EN AMARONIE n° 36) 20 F
MAG-LE-MON VOLE n° 42) 20 F
LE CROQUE DES FEMMES n° 51) 20 F

Rolitor
ILS SONT MOCHES n° 21) (épave)
MON PAPA n° 8) (épave)
LA VIE AU GRAND AIR n° 18) 20 F
LA VIE DES BÊTES n° 38) (épave)
ON VIT UNE FROUSE COCHON n° 48) 20 F
VITE LES FEMMES (hors série) 20 F

FAUT IL VOUS L'ENVELOPPER ? n° 21) 20 F

CHÉZ LES OBÉSÉS n° 14) 20 F
LES AVENTURES DE TON BLANC n° 19) 20 F
DRAMES DE FAMILLE n° 24) 20 F
JACK L'ÉVENTREUR EN VACANCES n° 30) 20 F
LA CRIME ILLUSTRÉE n° 38) 20 F
TAIBES-VOUS, L'ÉTRANGE ÉCOUTE n° 48) 25 F
LES AVENTURES DU PRINCE BERNARD n° 52) 30 F
ROMANCES ET MÉLODRAMES n° 53) 20 F

Emmanuel
LA VIE COMPIGNEUSE DU COCHON DU TUPUR n° 31) (épave)
ON NE COMIAT PAS NOTRE BOBINOIR n° 17) 20 F
C'EST PAS NORMAL n° 23) 20 F
IL NE FAUT PAS RIEN n° 29) 20 F
LES FRANÇAIS ME FONT RIEN n° 43) 20 F
GISCARD NEST PAS ORCLE n° 50) 20 F
BIBI, JOE n° 52) 20 F
C'EST DUR D'ÊTRE PATRON n° 60) 20 F

Rédo
SI LA SAINT-VIENNE EN AVANT n° 44) 20 F

DANS LA SÉRIE • BOUQUINS CHARLIE •

Emmanuel
LA RÉVOLTE DES BÂTES 20 F

Cépin
LA LOI DE LA PÉREUR 20 F

DANS LA SÉRIE • CHARLIE SPÉCIAL •

Mozart et Sarmoy
ALACK SARMON n° 31) 20 F

Emmanuel
ZIL ZILLU n° 31) 20 F

Nagot
TOUS EN SCÈNE n° 31) 20 F
Kortmann
C'EST LA JUNGLE n° 30) 20 F

COLLECTION « B.D. »

Emmanuel
LE DOUGLAS n° 31) 20 F

BÉBÉ A FROID ?

OFFREZ-LUI UNE BELLE RELIURE TOILÉE

(pouvant contenir 12 numéros de Charlie Mensuel)

30^F, PORT COMPRIS.

A commander au journal:

10 RUE
DES TROIS PORTES
7505 PARIS



rogation. Chers lecteurs, sachez que je n'ignore rien de sa gravité extrême, mais votre réputation de sérieux m'autorise à la poser. La voici : les guerres et leurs ruines aveugles, lamentable haie d'honneur dont en cortège les vainqueurs se satisfont, sont elles génératrices d'architectures nouvelles ?

J'ignore ce qu'il en est à l'étranger et ne veux pas le savoir ! Mais, pour la France, ma réponse est oui ! Un oui ferme et sans hésitation. Cette affirmation va, d'ailleurs, nous permettre de comprendre les motivations profondes d'un inconscient collectif spécifique du second Empire et, dans une plus large mesure, de la III^e République. En effet, comment, de la stratégie de nos armées, expliquer la lacinante continuité à laisser sur le territoire national l'ennemi pénétrer avant de - manu militari - le rejeter, et très précisément parce que cette stratégie est inspirée par l'ardent vouloir de nos états-majors plus passionnément constructeurs que guerriers ? Préoccupés, avant tout, par les exigences d'une modernisation concertée, ils vont en créer les idéales conditions : celles des reconstructions consécutives aux inévitables destructions (5)... Innover, bâtir et rebâtir, encore et toujours, telle aura été, au cours des dernières décennies, l'orgueilleuse alternative que, parfaitement au courant du secret désir de leurs compatriotes, de perspicaces militaires (6) sauront proposer à la Nation. Les résultats furent à la mesure

de leurs périlleuses ambitions, d'un éclectisme républicain, parfois douloureux, toujours raffiné.

A cet égard, la gare... et l'Hôtel des Voyageurs de Chauny sont exemplaires. Pour en parler, point n'est besoin de références. Leur foncière originalité, avec d'autres styles qui les précèdent, leur font prendre trop de distance. Je dirais même de hauteur. Tant de noblesse dans les masses et volumes qu'anime, du Nord, la vibrante lumière, tant de rigueur dans le jeu pénétré des proportions si belles qu'on envie de crier, incitent en effet le spectateur médusé à prendre de l'altitude et, n'ayons pas peur des mots,... à planer, pour s'éclater comme une bête et tout bêtement fantasmer.

Jean-Marie de Busscher

(1) Je précise « Place de la Gare », parce que, dans la gare, il y a aussi des toilettes ! L'ouïs au « passage cette notion du sur-équipement » - ils dont ne peuvent que bénéficier les « modes ».

(2) Cette, ph combien compréhensible, crainte, parfois, se mue en sourde angoisse qui peut aller fort loin. Un matin d'exclusion chaumaise, j'observai un voyageur, les yeux exorbités, paralysé par la terreur et, dès lors, incapable de s'enfuir de l'édicule. Ne pouvant rien faire pour lui, c'est à regret que je dus le laisser à son cataleptique cauchemard.

(3) Ce point est toujours difficile à glisser. Le fer qui arme le ciment - quand il l'arme - est toujours noyé dans ce dernier. Il n'apparaît qu'en cas de détérioration ou congélation, remarquable dans le cas d'un bâtiment peu ou mal entretenu. Ça qui, de toute façon, n'est pas celui de la destination de la place de la Gare à Chauny. D'où, de la part du visiteur, la légitimité de sa question.

(4) Mais quoique « Des malheurs évités le bonheur se compose ».

(5) Dont l'ennemi endossera l'entière responsabilité, étant entendu une fois pour toutes que, seuls, ses canons tremblent, et qu'en campagne, seule la troupe ennemie pille.

(6) En cela admirablement soutenus par leurs élus.



Le gymnase d'Ed Buck-
ner est plein de champions
en plein cœur de soirée.



REGARDE UN PEU CE GARS-LÀ, BUCK. C'EST UNE BÊTE, IL EST TELLEMENT BON QUE J'EN PLEURERAI.

JE VOUDRAIS BIEN VOIR ÇA, ED!



BUCK TU AS DEVANT TOI LE FIDEL CHAMPION PLODS LOURDS ET TU PEUX AVOIR UNE PART POUR 400 SACS.

QU'EST-CE QUE TU EN PENSES, BEN?

IL EST COSTAUD, ME RYAN, ET RAPIDE QUAND IL TAPÉ, ÇA FAIT MAL.

MAIS, À CÔTÉ DE ÇA, BEN.

METS-LE EN FACE DE TOMMY LACEY ET TU VERRAS CE QUE JE VEUX DIRE.

ON VA VOIR ÇA, BEN.



ÉPARGNE-MOI ÇA, BUCK! MON GARS MICK LACEY AU TAPÉ AVEC UNE SEULE MAIN.

ON VA VÉRIFIER, ED.

U.S.D.



VOUS VOYEZ CE QUE JE VEUX DIRE CHEZ CE PETIT GARS NÉ? IL VOIT PAS ASSEZ VITE, IL NE GNERA LE COMBAT MAIS CE NE SERA JAMAIS CHAMPION.

QUAIS JE VOIS BEN UN PUN-CHER LUIS AVEC DES REBLES TROP LENTS.



C'EST BIEN MA CHANCE! ENCORE UN QUI A LE MENTON VERT ET UN TROT ENTRA LES OREILLES! RAVASSE TES AFFAIRES, FISTON...

LAISSE-LE, ED! JE VAIS LUI PARLER.



JE M'APPELLE RYAN. BUCK RYAN. COMMENT TU TE SENS, MON GARÇON?

MAL, M'RYAN. LACEY ME TOUCHAIT À CHAQUE FOIS AVEC SA DROITE. J'AI ENCORE BEAU-COUP À APPRENDRE.



C'EST DUR À DIRE, MAIS TU NE FÉRAS JAMAIS QUE DES COMBATS DE LEVER DE RIDEAU, ET TU SERAS DÉMOLU AVANT TES TRENTE ANS. C'EST ÇA QUE TU VEUX, FISTON?

NON! MAIS JE SUIS FAUCHE, J'AI BESOIN DE POGNON.



PERSONNE N'EN A BESOIN À CE POINT. A! FAIS TA VALISE ET RENTRE CHEZ TOI, ÇA COÛTERA TES FRAIS!



18000 BALLE! M'RYAN M'ADONNE 18000 BALLE! BEN!

T'AS DU POT, MON VIEUX! J'AI BIEN DU FAIRE UNE CENTAINE DE COMBATS POUR MOINS QUE ÇA!



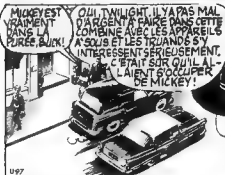
TIENS, MAIS C'EST CE VIEUX BUCK RYAN! COMMENT ÇA VA?

MICKY FARRELL, EX-CHAMPION DES MI-LOURDS, EN BIEN MON VIEUX. ÇA A L'AIR D'ALLER POUR TOI. QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES?

EN BIEN, J'AI ARRÊTÉ LES COMBATS AVEC QUELQUES BRIGUES. LA BANQUE, ALORS BETH ET MOI ON A RÉFLÉCHI. C'EST UNE FILLE INTELLIGENTE, TU SAIS!

JE TE L'AVAIS DIT QUAND TU M'AS MARQUÉ, MICKY.







Les truands ramènent
Farrell à son club, puis...



ET MOLLIS-
SEZ PAS SUR
LE BOULOT!
SES MECS!
SI DES
BALANCE
L'ACIDE SUR
LA MOQUETTE!

JE CROIS QU'IL DOIT
VOUS EN PARLER
BON, MAIS POUR ÊTRE
SÛR QU'IL LOUBIE PAS,
REVENEZ-LE AU CLUB!
FAIT SAVOIR FIANDLER
DANS NOTRE BOULOT!

Mission
accomplie



TU M'ENTENDS
MICKEY? SANS
RANCUNE
MON VIEUX, ON
ATOUS À SE
PRENDRE...
MAIS LA PRO-
CHAÎNE FOIS QU'ON
TE DEMANDE EN
SERVICE, ACCEPTÉ!

PLUS
C'EST
BUCK?... C'EST
MICKEY... MON
CLUB... J'AI
BESOIN DE LUI!

MICKEY, IL
ALLAIT ADON
TU EST TOUJOURS
LÀ?

Ryan arrive au club



ENCORE UN
COUP DES RAC-
NETTEURS. CE
CETTE FOIS-
ONT MIS LE
PAQUET!

APPELLEZ-
L'AMER-
LANCE. JE
VAIS ALLER
AVEC LUI!

C'ÉTAIT
QUI
MICKEY?

JE NE DIRAI RIEN,
BUCK! J'AI COMPRIS
ÇA, LÉON!

MICKEY, IL
FAUT QU'IL
DISES TU
C'EST!

TU NE
TIERRAS
RIEN DE MOI,
LE CLUB,
C'EST TER-
MINÉ. JE
SUI BATTU!



J'AI PRIS UNE SACRÉE
TRAMPE, BUCK, ET ÇA M'A
FAIT QUELQUE CHOSE. ET
POUR LA PREMIÈRE FOIS
DE MA VIE, J'AI PEUR!

SURTOUT, NE DIS
RIEN À BETH. JE
NE VEUX PAS
QU'ELLE ME VOIE
COMME ÇA.

JE NE PEUX
PAS BUCK. J'AI VU
COMMENT CES RATS
TRAVAILLENT, ET
LES M'ONT RA-
TÉS. SONT CAPABLES DE
LE FAIRE À BETH ET
AUX ENFANTS.

JE TE
PROMETS.
MAIS DIS-
MOI, QUI
C'ÉTAIT...

REPRENDS
CODRAGE, MICKEY



DEPUIS QUAND
VOUS RENDEZ VISITE
AUX MALADES,
RYAN?

DEPUIS QUE J'AI VU CE
QUI EST ARRIVÉ À
MICKEY FARRELL. VOUS
SAVEZ QUELQUE
CHOSE, RYAN?

JE SAIS
QUI A FAIT LE
COUP, MAIS
POUR LE
PROUVER, C'EST
UNE AUTRE PRAQUE
DE MANÈGE. JE
SUIS RUC,
DOIS RESPECTER
LA LOI.

MAIS
PAS MOI-
ALORS, QUI
C'ÉTAIT?

VOUS SAVEZ QUE JE NE PEUX
PAS VOUS LE DIRE, SI JE LE
FAIGAIS, JE NE VAUDRAIS PAS
PLUS CHER QUE LES PELLUC-
LES SUR LE COL DE CASER...

CASER...
MERCI, J'ING-
PECTEUR



Sam Bly, un Bookmaker prospère



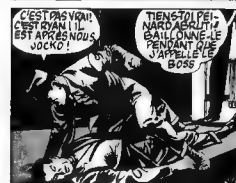
Ryan continue sa fouille des bureaux de la New Deal Corporation



Pendant que Ryan fouille le bureau de Sam Bly, une voiture se gare silencieusement en bas...



Et lorsque Ryan quitte le bureau de Bly...





ET RYAN
SAIS-TU VRAI
QU'ON LE...

JAMAIS DE
LA VIE TIVEUX
HO ON SE PLASSE
POUR LE GARD
LE ASSOMME ET BRAN-
CEZ LE QUEL-
QUE FAR... SUR
TOUR QUI NE
VOUS VOIT PAS!



LE PATRON NE VEUT PAS
DE MEURTRE EN L'UNE-LUI
SON BAILLON LAGER. ON
VA POUR PASSER
SUICIDE



JOJO, NON!
RYAN A DES
AMIS



ILS SONT PAS
LA ALLEZ HALL
PILER ON DOIT SE-
RA LES TAPEDONS
CHEZ MOI

LA ME
POUT LES MOULES
JOJO... IL EST TROP
LOIN, CE COUP-LÀ!



La mort s'infiltre...



Ryan reprends con-
science peu à peu

OUI GAZ, IL PAUT
QU'ON SE SASS... JE SUIS
FATIGUE... JE VEUX
DORMIR...



PAUT QUE JE CASSE
LA PÉNÉTRER... OUI!
C'EST ÇA... CASSEZ
LA PÉNÉTRER



le robinet de gaz siffle. Ryan lutte. Il at-
trape une corbeille à papier en métal, etc...



ÇA EST
MAINTENANT
...DE L'AIR



AH... C'EST
BON!



CELUI QUI A
TOURNÉ CE RO-
BINET A DE
LAISSER SES
EMPREINTES
DESSUS ET JE
VEUX ABSOLU-
MENT FOUTRE
LA POGNE SUR
CE MEC



Ryan se rend dans le bureau de
l'inspecteur Kyle

M RYAN QUEL NON-
NEUR! SERGENT AME-
NÉZ UNE CHASSE...

JE SUIS PAS
VENU POUR BLA-
BLER, INSPEC-
TEUR. J'AI
BESOIN DE VO-
TRE AIDE



IL Y A UNE EMPREINTE DE POLICE SUR
CE ROBINET ET JE VEUX SAVOIR QUI
L'A LAISSÉE. COMBIEN DE TEMPS VOUS
PRENDRA-T-IL POUR LE TROUVER
DANS VOTRE FICHIER?

ÇA DÉPEND DE CE QUE VOUS
VOULEZ SAVOIR... ET EN QUOI
ÇA NOUS CONCERNE...



JE CROIS SAVOIR QUI
EST LE GROS BONNET QUI
DIRIGE LE GANG DES MA-
CHINES À SOUS, ÇA VOUS
INTÉRESSE?

AMENEZ-ÇA
AU FICHIER DES EN-
PRENTES. J'EN CENS ET
DITES À SAUVAATH QUE
C'EST URGENT



LA NEW DEAL COR-
PORATION EST EN FAIT
UNE COUVERTURE
POUR LE GANG DES
MACHINES ET LE
PATRON, C'EST
SAM BLY, LE
BOOKMAKER!

BLY, VOUS ÊTES
SUR RYAN?



ADDS SUR QUE J'AI RECU
CE GNON HIER GORG. MAIS
ILS S'ONT SAUTÉS DESSUS
LAISSEZ LE NOIR ET IL
M'ONT LAISSÉ A L'ÉTAT
D'UN RADIATEUR À GAZ
DONT LE ROBINET
ÉTAIT JUSTEMENT
OUVERT!



PINS
S'ÉCH...
LE TYPE QUI A
ESSAYÉ DE VOUS CA-
SSER C'EST LEO M. INVER-
SURNOMME JOJO. C'EST
UN GARS QUI A
C'EST LE DICTIONNAIRE!
VOUS VOULEZ PORTER
PLAINTES

NON, INSPECTEUR
JE VAIS M'EN OC-
CUPER MOI-
MÊME







D'ACCORD, MAIS FAITES VITE. J'AI PRESQUE FINI





Les hommes de Sam Bly Lombent dans le piège...



Sam Bly reste seul face aux hommes de Saffia











ÇA VEST, LISA EST ACCORDÉE. JE VAIS CONTINUER À LUI TOURNER AUTOUR ET M'ARRANGER POUR QUE SAFFIA S'OTAILLANT. BIEN NE SUFFIT PAS À L'AMER A'HOME ET PAS À L'AMER A'HOME.















*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

